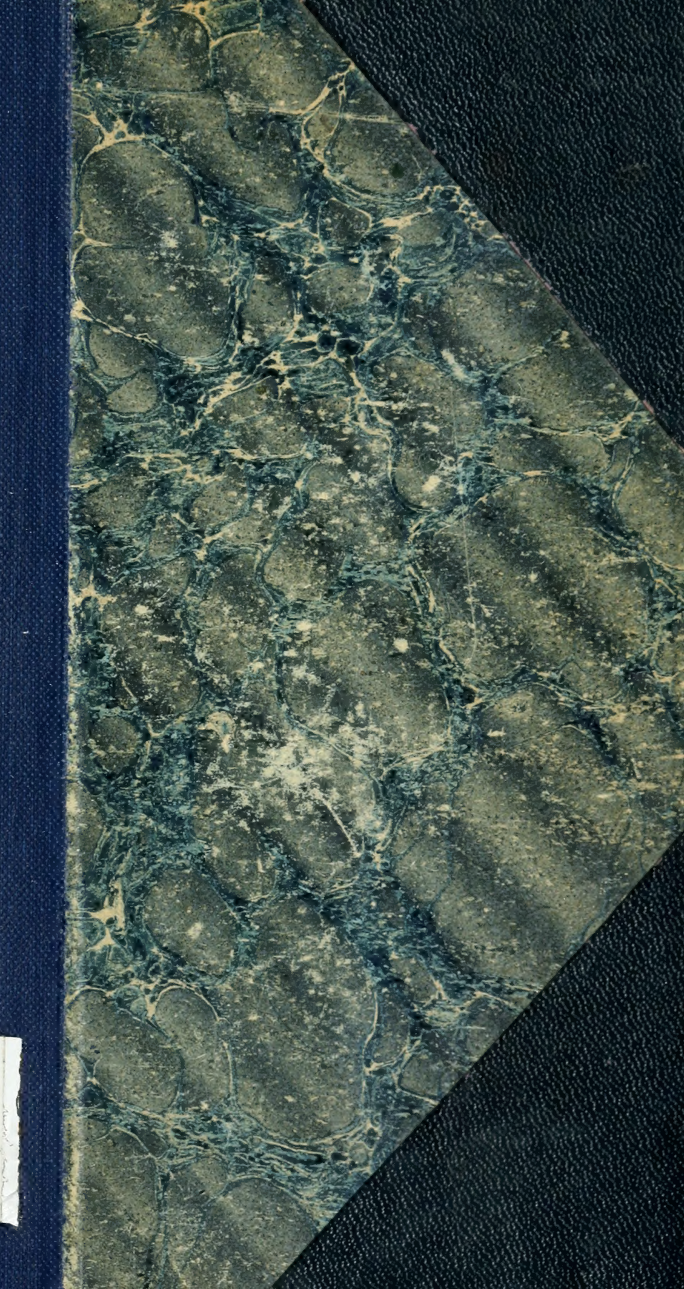


PQ
2201
B5B4
1908

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Bernard Palissy, un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri. (*Épuisé.*)
Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Évasion, comédie en trois actes. (*Couronné par l'Académie française.*)
L'École des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronné par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).
Maternité, pièce en trois actes.
La Déserteuse, pièce en quatre actes, en collaboration avec M. Jean Sigaux.
L'Armature, pièce en cinq actes, tirée du roman de M. Paul Hervieu.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.

Tous droits de traduction de reproduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

La représentation de cette pièce est interdite sans l'autorisation formelle et signée de l'auteur ou de M. Roger. Pour les renseignements, s'adresser à M. Roger, agent général de la société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Gaillard, à la Comédie Française

BRIEUX

LÉON ATTENELLE
WASMES

Le Berceau

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— TROISIÈME ÉDITION —





PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1908

Entered according to act of Congress, in the year 1898, by Brieux
in the office of the Librarian of Congress at Washington.

PQ
2201
B5B4
1908

LIBRARY
NOV 3 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES :

LAURENCE.	Mmes	BARTET.
MADAME MARSANNE. . .		PERSOONS.
UNE RELIGIEUSE		MARIE LECOMTE.
LOUISE		LYNNÈS.
GEORGES DE GIRIEU. . .	MM.	WORMS.
M. MARSANNE		PRUDHON.
RAYMOND CHANTREL . .		ALBERT LAMBERT fils.
LE Dr MOSSIAC		LEITNER.

E. LELON
Rue des Pierres

LE BERCEAU

à MADAME BARTET

LÉON ATTENELLE
WASMES

*En témoignage de respectueuse amitié
et de profonde reconnaissauce.*

BRIEUX.

ACTE PREMIER

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARSANNE, M. MARSANNE, LE DOCTEUR

UN DOMESTIQUE

M. le docteur Moissac.

M. MARSANNE

Bonjour docteur. Asseyez-vous.

MADAME MARSANNE

Asseyez-vous, docteur. Je ne sais pas si vous pourrez aujourd'hui emmener le petit Julien.

LE DOCTEUR

Madame de Girieu n'est pas encore ici ?

MADAME MARSANNE

Si. Ma fille est venue ce matin avec son mari et son fils, pour passer la journée avec nous comme ils le font chaque vendredi, lorsque vous devez conduire l'enfant à son père.

LE DOCTEUR

En effet... Mon pauvre ami Raymond a le droit d'aimer son fils une fois par semaine.

MADAME MARSANNE

A qui la faute si ma fille a dû divorcer ?

M. MARSANNE

Oui. (*Sourire.*)

LE DOCTEUR, *geste évasif.*

C'est vrai.

MADAME MARSANNE

Le petit Julien qui n'avait pas passé une très bonne nuit, paraît-il, a été pris, en arrivant ici, d'un peu de fièvre. — Vous connaissez Laurence, docteur, elle s'alarme pour rien : elle l'a couché et elle va probablement vous demander de le voir.

LE DOCTEUR, *dans un soupir.*

Ah ! le divorce !

MADAME MARSANNE

Vous n'êtes pas partisan du divorce ?

LE DOCTEUR

Si. Certes, si. Mais je fais mes réserves.

MADAME MARSANNE

Lesquelles ?

LE DOCTEUR

Je voudrais qu'on le rendît plus difficile et presque impossible lorsqu'il y a des enfants.

M. MARSANNE

Parce que ?

LE DOCTEUR

Je ne crois guère qu'il rouvre souvent la porte au bonheur. Pour moi, le divorce est comparable aux anesthésiques qui calment la douleur mais ne donnent pas la santé. Les secondes noces, alors que l'un des deux époux est divorcé peuvent être, j'en conviens, des associations paisibles et profitables ; mais si l'amour est nécessaire pour faire les mariages vraiment heureux, je doute fort...

M. MARSANNE

C'est un enfantillage. Permettez-moi de vous le dire. Si vous croyez que ma fille n'est pas plus heureuse avec M. de Girieu qu'elle ne l'eût été avec son premier mari, vous vous trompez.

LE DOCTEUR

Je n'ai pas dit qu'il n'y eût aucune exception, et je n'entendais pas parler de madame de Girieu.

M. MARSANNE

Vous reculez... Vous voyez bien... Il m'a suffi d'un exemple pour anéantir vos théories. En général...

LE DOCTEUR

En général, une femme aime rarement son second mari comme elle a aimé le premier.

M. MARSANNE

Parce que ?

LE DOCTEUR

Parce que le premier... c'était le premier. Un jugement de divorce peut dire : « Le mariage est dissous », ce ne sont que des mots. On enlève bien à la femme le nom de son mari, mais on ne lui enlève pas l'impérissable souvenir des premières révélations. Quoi qu'ait fait le mari divorcé, quoi que dise le juge, quoi qu'écrive le notaire, cela, c'est ce qui ne s'efface pas.

MADAME MARSANNE

Il serait monstrueux que ce fût vrai. Comment ! voilà une jeune fille qui a été séduite, qui se trouve liée à un misérable, et il lui serait à jamais défendu d'aimer, et tout bonheur serait à jamais perdu pour elle parce qu'elle aurait été une victime !

LE DOCTEUR

Je ne parle pas du cas d'erreur, surprise des sens et même surprise du cœur. Je dis que lorsqu'entre un homme et une femme il y a eu des années de bonheur et d'intimité, cette femme ne pourra jamais être complètement, définitivement, séparée de cet homme. Et même lorsqu'elle portera le nom d'un autre, elle appartiendra toujours un peu à celui à qui elle se sera donnée pour la première fois. Cette fois-là, si l'on réfléchit bien, c'est la seule fois qu'elle se donne vraiment. Et c'est pourquoi, malgré le divorce, le premier mariage est en réalité indissoluble. Je suis pour la théorie d'un pour une et d'une pour un.

MADAME MARSANNE

Alors, quand une femme a été trahie... lorsque...

LE DOCTEUR

Le pardon, toujours le pardon. Nous ne sommes parfaits ni les uns ni les autres. Donc, il nous arrive à tous de faire le mal. Donc le mariage n'est possible qu'à l'aide d'incessants pardons mutuels. Dans tous les cas, je voudrais que le divorce ne fût permis qu'aux ménages stériles.

MADAME MARSANNE

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Pour sauvegarder le droit de l'enfant, le droit du plus faible. Entre deux époux, l'enfant est un lien que la loi ne devrait pas pouvoir briser, et que d'ailleurs elle ne brise pas. Mon opinion, c'est qu'à la rigueur, on peut rompre un mariage : on ne devrait pas pouvoir désunir une famille, laisser aller le père ici, la mère là, et abandonner l'enfant au milieu de ces ruines.

MADAME MARSANNE

Parfois, cela vaut mieux. Imaginez le sort de l'enfant entre les haines de ses parents.

M. MARSANNE

Oui ? (*Sourire.*)

LE DOCTEUR

Peut-être que devant lui... peut-être qu'à cause de lui, on verrait ces haines s'atténuer.

MADAME MARSANNE

Croyez-vous que le fils de votre ami soit malheureux avec un beau-père comme M. de Girieu ?

LE DOCTEUR

Malheureux... non. Mais vous savez, madame... on a beau y mettre de la bonne volonté... un père, ça ne se remplace pas.

MADAME MARSANNE

M. de Girieu est un second père pour le petit Julien.

LE DOCTEUR

Là encore, le second vaut rarement le premier. Et puis... il est préférable de n'en avoir qu'un... le vrai.

MADAME MARSANNE

A votre avis, alors, Laurence aurait dû vivre toute sa vie avec M. Chantrel... avec un mari qui n'a cessé de la tromper ?

LE DOCTEUR

Oh! qui n'a cessé... vous savez comme moi...

MADAME MARSANNE

Mais réfléchissez, docteur, réfléchissez... Rappelez-vous dans quelles circonstances nous avons été réduits à cette douloureuse extrémité du divorce... Rappelez-vous comment Laurence est arrivée ici, quatre ans après son mariage, la tête perdue, presque folle, venant de découvrir l'infamie de son mari.

LE DOCTEUR

Oh... l'infamie !

MADAME MARSANNE

Eh oui, l'infamie !... Ce n'est pas une infamie que de reprendre une ancienne...

LE DOCTEUR

Il ne l'a pas « reprise ».

MADAME MARSANNE

Ne discutons pas cela. Nous avons tous assez souffert et je vous affirme que, son père et moi, nous sommes bien heureux que le divorce nous ait permis de sortir de cette affreuse situation. Grâce à Dieu, cela a été mené rapidement... grâce à Dieu... et à mon mari.

LE DOCTEUR

Il y a même mis du zèle, monsieur Marsanne.

M. MARSANNE

Oui. (*Sourire.*) Ce ne serait pas la peine d'être un ancien avoué... Eh bien ! oui, comme vous le dites, mon cher docteur, j'y ai mis du zèle, et je m'en vante. Et je revendique hautement la responsabilité de ce que j'ai fait. Oui, c'est moi qui ai poussé Laurence au divorce, car j'étais heureux de lui voir rompre un mariage qu'elle avait contracté presque malgré moi... Elle hésitait, elle, comprenez-vous cela !... Et c'est moi encore qui l'ai décidée à épouser M. de Girieu, aussitôt les délais révolus... Et j'en suis très fier... Et si c'était à recommencer, j'y emploierais encore toute mon autorité paternelle...

LE DOCTEUR

Votre autorité paternelle... Je souhaite que vous ne regrettiez jamais d'en avoir usé... Malgré moi, je me rappelle une pensée de Vauvenargues...

MADAME MARSANNE

Dites-là.

LE DOCTEUR

La voici. « Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence de leurs parents. »

M. MARSANNE, *levant les épaules.*

C'est avec des maximes comme celle-là que l'on prépare les révolutions. (*Il va regarder par la fenêtre, à travers le vitrage.*)

MADAME MARSANNE

Vous connaissez mon mari, docteur, et vous savez bien qu'il n'a fait que son devoir. C'est un homme sage, discret, réfléchi, parlant peu et pensant beaucoup.

LE DOCTEUR

Son sourire est devenu proverbial.

MADAME MARSANNE

D'ailleurs, votre ami M. Chantrel a lui-même reconnu ses torts...

LE DOCTEUR

Il ne faut pas lui en faire reproche.

M. MARSANNE

C'est à vous la voiture qui est en bas ?

LE DOCTEUR

Oui.

MADAME MARSANNE

Faites-la renvoyer. Vous déjeunerez avec nous.

LE DOCTEUR

Je ne puis pas, il y a dedans quelqu'un qui m'attend.

M. MARSANNE

Ah ! (*Sourire.*)

MADAME MARSANNE

Répondez-moi, docteur. Est-ce que le tribunal a hésité à confier à la mère la garde de l'enfant ?

LE DOCTEUR

Non.

MADAME MARSANNE

Eh bien ! sans le divorce, ma fille aurait été condamnée à vivre toute sa vie avec un débauché... Et je me demande quelle éducation un tel homme aurait pu donner à son fils.

LE DOCTEUR

Vous savez bien, madame, que Raymond n'est pas un débauché...

MADAME MARSANNE

C'est votre ami, je comprends que vous le défendiez.

LE DOCTEUR

C'est mon ami, et c'est un honnête homme.

M. MARSANNE

Permettez-moi...

LE DOCTEUR

Et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, je regrette que vous ayez saisi avec un tel empressement l'occasion de rompre un mariage qui ne vous plaisait pas. Vous avez assumé là une lourde responsabilité.

MADAME MARSANNE

Ce qui pouvait arriver de mieux à Laurence et au petit Julien, c'était de trouver : elle, un mari, lui, un beau-père comme M. de Girieu.

LE DOCTEUR

Je reconnais que M. de Girieu est un galant homme.

M. MARSANNE

Je crois bien, le fils d'un magistrat ! Le malheur, voyez-vous, le malheur c'est qu'elle ne l'ait pas épousé le premier, c'est qu'elle lui ait préféré M. Chantrel, et qu'elle nous ait pour ainsi dire forcés à consentir à ce mariage. M. Chantrel était sans fortune, ou à peu près. Je sais bien, il a un domaine en Tunisie, mais ce domaine lui coûte autant qu'il lui rapporte... Et puis, enfin, moi, j'avais le pressentiment qu'il n'arriverait rien de bon de tout cela. (*A madame Marsanne.*) Je te l'ai dit, n'est-ce pas, mon amie ?

MADAME MARSANNE

Hélas ! (*Entrent Laurence et M. de Girieu.*)

SCENE II



LES MÊMES, LAURENCE, M. DE GIRIEU

LAURENCE

Bonjour docteur.

M. DE GIRIEU, *cinquante ans, paraissant davantage.*

Rassurez un peu madame de Girieu, je vous en prie : elle s'alarme pour rien.

LAURENCE, *très émue.*

Lorsqu'il s'agit de son enfant, il n'y a pas de petites inquiétudes pour une mère...

MADAME MARSANNE

Tranquillise-toi... je vais près de lui.

LAURENCE

Je ne suis pas contente de mon petit bonhomme, docteur : il a mal dormi, il a été agité, il a rêvé, il m'a appelée ; ce matin, il se plaignait d'avoir « bobo partout ». Il a voulu venir cependant, parce qu'il savait qu'il allait voir son père, mais je me reproche de lui avoir cédé. Il tousse un peu.

LE DOCTEUR

Nous allons l'examiner, et je pense bien pouvoir vous tranquilliser tout à fait. (*Madame Marsanne fait un geste à M. Marsanne qui sourit et la suit. A Laurence.*) Restez ! (*Ils sortent avec le docteur.*)

SCÈNE III

LAURENCE, M. DE GIRIEU

LAURENCE

Ah ! mon Dieu.

M. DE GIRIEU, *un peu dur.*

Ma chère femme, voulez-vous me permettre de vous gronder un peu...

LAURENCE

A quel propos ?

M. DE GIRIEU.

A propos de l'émotion où vous êtes. Je sais combien vous aimez votre enfant et je vous aime de l'aimer beaucoup, mais vous me paraissez manquer de sang-froid dans la circonstance présente. Julien n'a rien, je vous l'affirme, et ce n'est pas un bon moyen de lui donner du caractère que de lui montrer un visage bouleversé à la moindre de ses plaintes. A vous voir si subitement troublée, il s'exagère lui-même son mal, et vous le rendriez malade à force d'avoir peur qu'il le devienne. Vous savez quelle affection j'ai pour lui. C'est en son nom, c'est par souci de son avenir que je vous parle comme je le fais. (*Souriant.*) Je ne vous demande pas de l'élever en Spartiate, mais, tout de même, il me semble que parfois vous dépassez la mesure, et qu'il se développerait mieux si vous l'étouffiez moins sous

des manteaux et des foulards, en un mot, si vous lui donniez une éducation un peu plus virile.

LAURENCE

Vraiment, mon ami, réfléchissez. Voilà un enfant qui tousse, qui a un peu de fièvre, et vous me reprochez, par le vilain temps qu'il fait...

M. DE GIRIEU

Je ne parlais pas pour aujourd'hui où son malaise peut justifier des précautions plus grandes, et je faisais allusion, non seulement aux vêtements que vous lui mettez, mais à votre façon d'être en général avec lui. Il y a un mot un peu trivial, mais qui dit bien ce que je veux dire : vous le gâtez.

LAURENCE

Julien est délicat.

M. DE GIRIEU.

Il l'est si peu que l'autre jour il a « flanqué une superbe volée » au petit Lamiret, lequel a deux ans de plus que lui. Julien est un solide gaillard. Seulement vous l'efféminerez en l'élevant dans du coton. Dieu sait, ma chère amie, si je vous comprends...

LAURENCE

Je n'ai que lui !

M. DE GIRIEU, *sérieux.*

Vous n'avez que lui. Oui... (*Un temps.*) C'est justement pour cela qu'il faut en faire un homme.

LAURENCE, *un peu amère.*

Et, selon vous, il n'y a, pour en faire un homme,

qu'un moyen, c'est de l'envoyer au lycée. C'est là que vous vouliez en venir.

M. DE GIRIEU

Non. Je ne voulais pas en venir là.... Mais vraiment, ma chère amie, n'est-il pas étrange que, lorsque nous abordons cette question, nous ne puissions le faire posément, avec la même réserve que lorsque nous émettons, sur d'autres sujets, des avis opposés?... (*Très amoureux.*) Vous savez bien pourtant que je finis toujours par vous céder... Tu le sais bien... Tu comprends, n'est-ce pas, que je n'ai en vue que le bien de ton enfant?

LAURENCE, *lui tendant la main.*

Je vous demande pardon.

M. DE GIRIEU, *lui baisant la main.*

Je n'en demandais pas autant.

LAURENCE

Mais l'idée de l'envoyer au lycée...

M. DE GIRIEU, *très doucement.*

Je sais. Il faudra tôt ou tard vous y faire, cependant, à cette idée-là. Dans son intérêt, je vous le répète.

LAURENCE

Ne pouvons-nous lui donner à la maison les professeurs qu'il faudra?

M. DE GIRIEU

Cela ne vaudra pas l'éducation en commun. Tout ce petit monde qui l'entourerait est réellement un

petit monde. On commence là l'expérience de la vie, et l'on se trouve mieux armé plus tard que si la tendresse jalouse d'une mère vous a épargné cet apprentissage des rapports sociaux. Il ne faut pas, ma chère Laurence, aimer votre enfant que pour vous ; il ne faut pas seulement songer à ses gentillesses, si réjouissantes à regarder, à ses caresses, si douces à recevoir. Il ne faut pas penser seulement au plaisir que vous éprouvez à l'avoir sans cesse auprès de vous. Il faut vous préoccuper de son avenir et le préparer, cet avenir, dès maintenant... Qui vous dit, ma chère amie, qu'il ne vous reprocherait pas un jour l'égoïsme de votre tendresse ?

LAURENCE

L'égoïsme !... Dites que je ne l'aime pas.

M. DE GIRIEU

Non. Mais je dis que vous ne l'aimez pas... bien. Vous ne voyez pas ses défauts...

LAURENCE

Des défauts, un bébé de cinq ans !

M. DE GIRIEU

Six dans quelques jours.

LAURENCE

Si vous voulez... Quels défauts lui avez-vous découverts ?

M. DE GIRIEU

Rassurez-vous, ils ne sont ni nombreux ni graves. Mais enfin, il a des défauts, comme tous les en-

fants... il n'est pas autrement qu'un autre, n'est-ce pas?

LAURENCE, *refermée.*

Pour moi, si.

M. DE GIRIEU

Allons, ne parlons plus de cela. Je ne puis dire un mot sans que vous le preniez en mauvaise part. (*Souriant.*) J'ai tort. Êtes-vous contente?

LAURENCE

C'est qu'on croirait aussi que vous tenez à me contredire en tout. Julien n'est pas un enfant ordinaire, il est beaucoup plus intelligent que les enfants de son âge. Vous êtes le seul à ne pas le reconnaître. Je ne sais pas, vraiment, ce que vous avez contre lui. Ah! si c'était votre fils, vous me comprendriez!

M. DE GIRIEU, *grave, après un silence.*

Oui. Ma chère femme, voulez-vous que nous parlions sérieusement, seulement pendant deux minutes. Lorsque je vous ai épousée, je vous ai promis de veiller sur Julien comme s'il était mon propre enfant. C'est parce que je tiens ma promesse que je vous parle comme je viens de vous parler. Je vous donne ma parole d'honneur que c'est pour cela, et rien que pour cela. En m'exposant à votre mauvaise humeur, en me donnant à moi-même le chagrin de vous contrarier sur ce point, c'est mon devoir que j'accomplis. Mais je n'entends pas forcer votre volonté, et, maintenant que je vous ai donné mes raisons, vous ferez ce que vous voudrez, et ce sera bien fait.

LAURENCE

Je vous promets de réfléchir sérieusement à ce que vous m'avez dit, et d'y réfléchir avec le désir de vous contenter. Mais ne dites pas que Julien a des défauts.

M. DE GIRIEU

Il en a cependant.

LAURENCE

Vous êtes sévère pour lui, très sévère, et presque injuste.

M. DE GIRIEU

Soit.

LAURENCE

Tout le monde m'en fait des compliments.

M. DE GIRIEU

Vos parents.

LAURENCE

Mes parents... et d'autres. Ce n'est pas au lycée qu'on l'élèverait mieux.

M. DE GIRIEU

C'est votre avis.

LAURENCE

Je n'entends pas exprimer le vôtre. Enfin, puisqu'il faut tout vous dire, vous savez bien qu'il y a une raison définitive pour ne pas l'envoyer au lycée. Son père est d'avis qu'il y a lieu d'attendre encore.

M. DE GIRIEU, *piqué.*

Je l'ignorais, mais en effet, cela tranche tout. Et je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas.

LAURENCE

Comme vous me répondez ! Georges, vous n'aimez pas cet enfant.

M. DE GIRIEU

Moi ?

LAURENCE, *très exaltée.*

Non, vous ne l'aimez pas ! Vous ne vous en rendez peut-être pas compte vous-même, mais j'ai la clairvoyance d'une mère et je sens bien que chaque jour vous prenez de l'aversion contre lui. Mon Dieu, je sais que je suis un peu bébête quand je lui parle, quand je joue avec lui, et vous qui m'entendez et me regardez de sang-froid, cela doit en effet vous paraître puéril : si vous l'aimiez, vous trouveriez cela charmant. Mais tout ce qu'il fait, vous l'interprétez à son désavantage. Vous ne lui parlez plus guère que pour lui adresser des remontrances. Vous êtes sans indulgence pour ses moindres fautes. De jour en jour, vous vous éloignez davantage de lui. Peut-être, encore une fois, ne vous en apercevez-vous pas, mais ce que je vous dis est vrai. Vous lui voudriez la gravité d'un enfant de dix ans. Au moindre bruit qu'il fait, vous froncez les sourcils. Ce n'est pas exact ? Dimanche... tenez, dimanche, il était venu jouer dans le salon ; vous lui avez demandé de se taire, il s'est tu ; puis, comme après un moment il a recommencé, vous l'avez repoussé durement, et êtes sorti... Un autre jour... cela je ne vous l'ai jamais dit. J'étais dans votre bureau, nous rentrions, et tout en défaisant mon chapeau devant

la glace je voyais tous vos mouvements sans que vous vous en doutiez. Vous avez trouvé sur votre table je ne sais plus quel jouet qu'il avait oublié là ; votre bouche est devenue méchante et vous avez jeté ce jouet avec colère. Je suis allée dans ma chambre pour ne pas pleurer devant vous. Vous vous rappelez : c'est ce jour où vous m'avez trouvé les yeux rouges et où vous m'avez si longuement questionnée. Ce sont des petits faits sans importance, mais c'est par ces petits faits que se trahissent les sentiments, et j'en sais assez pour être certaine que vous ne l'aimez pas.

M. DE GIRIEU

Je vous assure, Laurence...

LAURENCE

Je le reconnais, vous avez lutté contre vous-même, et vous avez fait tous vos efforts pour tenir votre promesse d'avant notre mariage, et peut-être croyez-vous, de bonne foi, accomplir votre devoir, comme vous le disiez. Mais une aversion instinctive grandit en vous et, si vous voulez envoyer l'enfant au lycée, ce n'est pas pour lui, c'est pour vous, parce que vous ne pouvez plus le supporter auprès de vous. Il est resté pour vous un étranger.

M. DE GIRIEU

Ce que vous me dites me trouble et me cause le plus profond chagrin. J'ai peur que vous ayez raison, Laurence, et qu'en effet, je n'aime pas votre enfant... Oui... vous avez vu clair en moi mieux que

moi-même. Je ne l'aime pas. Cela s'est fait peu à peu... et maintenant je vois comment... Depuis près d'un an que nous sommes mariés, je n'ai eu, avec vous, qu'une difficulté sérieuse, le jour où j'ai voulu, — dans son intérêt et dans le vôtre, — punir votre fils qui vous avait désobéi. Vous avez pris sa défense avec emportement et vous aviez, en me parlant, des yeux que je ne vous connaissais pas. Votre voix même était changée. C'est de ce jour-là que cela a commencé. Ce qui est arrivé est aussi un peu votre faute. Tous mes efforts ont été découragés. Vous aviez depuis longtemps cette idée fixe que j'étais sans affection pour lui, et toutes mes tentatives, vous les avez mal interprétées, toutes se sont heurtées à vos soupçons ou à l'autorité de M. Chantrel. Il est encore une chose qui m'a éloigné de lui... là, vous aviez raison, cependant, et certes ce n'est pas un reproche que je vous adresse... Mais résolument j'ai pris le parti de ne pas m'attacher à lui parce que j'ai senti que je ne pouvais espérer avoir jamais son affection.

LAURENCE

Pourquoi ?

M. DE GIRIEU, *après un long silence et à mi-voix.*

Je n'ose pas vous dire... Vous lui faites trop aimer son père.

LAURENCE

Quelle mère serais-je si j'agissais autrement ? Cela n'est-il pas mon devoir ?

M. DE GIRIEU

Si, mais avant peu, cette affection provoquera fatalement dans le cœur de votre fils une grandissante aversion contre moi. Instinctivement déjà, il me repousse.

LAURENCE, *sans conviction.*

Cela n'est pas. passe 1,

M. DE GIRIEU

Vous savez bien que si.

LAURENCE

Que puis-je faire à cela ?

M. DE GIRIEU, *avec émotion.*

Rien. C'est le malheur de notre situation.

LAURENCE

Quand vous m'avez épousée, vous n'ignoriez pas que tout cela était fatal !

M. DE GIRIEU, *très ému.*

Je me suis trompé moi-même. Aussi, je ne vous reproche rien... Seulement, malgré tout mon amour pour vous, malgré tous les efforts que je fais pour oublier, je ne suis qu'un homme et je ne puis m'empêcher de souffrir, lorsque je vous entends parler à votre fils, de celui à qui je vous ai reprise (*Baissant la voix.*) et dont, à mon gré, vous...

LAURENCE

Moi ?...

M. DE GIRIEU

J'ai honte de ce sentiment, mais je ne puis l'éloigner de moi... Je vous l'avoue en rougissant... je souffre de vous entendre lui parler de ce père avec tant d'indulgence et de bonté... vous lui en dites trop de bien... je sais... vous vous cachez... Ah! Laurence! mesurez à ce détail l'étendue de notre misère et la profondeur de ma souffrance... je vais écouter à la porte de votre chambre, le matin, lorsque vous êtes seule avec lui! (*Un temps.*) Et puis...

LAURENCE

Parlez. Puisque nous avons abordé ce sujet, il importe que nous disions tout.

M. DE GIRIEU

Eh bien...

LAURENCE

Eh bien?

M. DE GIRIEU

Eh bien!... c'est parce que je vous aime passionnément que je ne puis aimer cet enfant.

LAURENCE

Je ne vous comprends pas.

M. DE GIRIEU, *d'une voix sourde, avec la plus grande émotion.*

Il lui ressemble trop (*Un temps.*) Écoutez, Laurence, et pardonnez-moi si je vous fais de la peine.

Ma douleur est assez grande pour me servir d'excuse. Mais je veux que vous me compreniez bien. Je vous le répète, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aimer... j'y serais parvenu peut-être... mais de par la loi, de par le droit naturel, son père a gardé sur lui une autorité qu'il ne manque pas d'exercer... Je souffre de voir qu'un étranger peut intervenir entre nous, et imposer sa volonté dans notre propre maison.

LAURENCE

Celui que vous appelez un étranger n'en est pas un pour cet enfant.

M. DE GIRIEU, *sans dureté, mais avec une profonde tristesse.*

Et à entendre comment vous le défendez, je me demande s'il en est suffisamment devenu un pour vous.

LAURENCE

Georges !

M. DE GIRIEU, *douloureusement.*

Je suis malheureux, Laurence ! Je vous ai épousée pour vous avoir, vous, et non pour subordonner mon existence à cet enfant d'un autre ! C'est lui le maître, ce sont ses caprices, ses besoins, si vous voulez, qui règlent nos sorties, nos voyages, nos heures de tête à tête. Je suis son esclave, voilà la vérité. Cela ne peut durer ! Trop longtemps déjà, trop longtemps, je vous dis, j'ai vu entre nous ce portrait animé de l'homme qui vous a eue à lui et dont je suis féroce-

ment jaloux. Cet enfant allant et venant dans la maison, c'est pour moi une souffrance aiguë. Chaque fois que mes regards s'arrêtent sur lui, il s'évoque en moi de douloureux souvenirs et je pense au père, à votre intimité de jadis, aux baisers que vous avez donnés... Pour tout dire, en un mot, cet enfant est la preuve vivante de l'amour que vous avez eu pour un autre, pour un autre qui est vivant, et qui vit avec des souvenirs et des secrets qui sont les mêmes secrets et les mêmes souvenirs que les miens. Non! je ne veux pas, à chaque instant de ma vie, avoir cette preuve-là devant mes yeux... Tenez, l'autre jour, je regardais M. Chantrel... c'est effrayant... ses yeux!... ce sont les mêmes yeux, les mêmes! Non, ayez pitié de moi, Laurence! Je vous aime tant, moi, je vous aime tant.

LAURENCE, *comme à elle-même.*

Ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu être aimée. (*Entrent le docteur, M. et madame Marsanne* .)

SCÈNE IV

LAURENCE, M. DE GIRIEU, LE DOCTEUR, M. MARSANNE, MADAME MARSANNE

LAURENCE

Eh bien?

LE DOCTEUR, *sérieux.*

Il n'y a là probablement qu'un peu de grippe. Ce

sera sans doute l'affaire de deux ou trois jours. (*A Laurence.*) Tranquillisez-vous, madame ; allez auprès de lui et en attendant l'ordonnance que je vais écrire, utilisez la pharmacie de voyage de M. Marsanne ; faites prendre à l'enfant le vomitif que j'ai indiqué... Un bon somme par là-dessus et j'espère que demain il n'y paraîtra plus.

LAURENCE

Vraiment ?

LE DOCTEUR

C'est probable.

LAURENCE

Merci, docteur. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* LAURENCE

LE DOCTEUR, *inquiet.*

Il n'y a rien de grave, mais il faut cependant prendre quelques précautions. Je vous conseille de garder le petit Julien ici jusqu'à ce qu'il soit remis sur pied.

MADAME MARSANNE, *inquiète.*

Est-il si sérieusement atteint qu'on ne puisse le transporter ?

LE DOCTEUR

Mon Dieu... il pleut, il fait un peu froid, et il vaut mieux pécher par excès de prudence.

M. MARSANNE

Certainement.

LE DOCTEUR

Monsieur de Girieu, j'ai une prière à vous adresser.

M. DE GIRIEU

Faites.

LE DOCTEUR

Vous savez que j'étais venu chercher le petit Julien pour le conduire à son père. Afin de profiter de tout le temps qui lui est accordé, Raymond m'avait accompagné. Il m'attend en bas. Il ne peut être question de faire sortir le bébé. Si je descends seul, si je dis à mon ami pourquoi je descends seul, il va être dans une angoisse mortelle. Vous le savez, monsieur, il adore son fils. Nous sommes ici chez les parents de madame de Girieu, dans une maison tierce : ma demande ne sera donc ni incorrecte, ni déplacée. Je fais appel à votre bon cœur, et je vous prie de m'autoriser à conduire mon ami auprès du berceau de son enfant.

M. DE GIRIEU

Vous ne réfléchissez pas à ce que vous me demandez, monsieur.

LE DOCTEUR.

Si Monsieur et madame Marsanne, vous ne vous y opposerez pas, j'en ai la certitude.

M. DE GIRIEU

Mais moi...

LE DOCTEUR

Je n'ajouterai qu'un mot qui vous décidera : M. Raymond Chantrel, bien qu'il n'exerce pas, a fait des études medicales très avancées et je ne serais pas fâché d'avoir son opinion...

M. DE GIRIEU

Si je refusais ?

LE DOCTEUR

Tout homme et toute femme de cœur vous reprocheraient d'avoir refusé.

M. DE GIRIEU, *après un silence.*

Oui, *on* me le reprocherait. Allez, monsieur.

LE DOCTEUR

Merci.

SCÈNE VI

M. DE GIRIEU, M. MARSANNE, MADAME MARSANNE, *puis* LAURENCE

MADAME MARSANNE

Le docteur a l'air plus inquiet qu'il ne veut le dire.

M. DE GIRIEU

Au contraire, je crois qu'il est porté à s'exagérer le mal.

MADAME MARSANNE

Vous savez que nous avons en lui la plus grande confiance... Nous lui avons vu faire des choses admirables. (*A M. Marsanne.*) N'est-ce pas, mon ami ?

M. DE GIRIEU

Vraiment, monsieur Marsanne, vous devriez gronder un peu Laurence sur la façon dont elle élève son enfant.

M. MARSANNE, *après un sourire.*

C'est très délicat.

MADAME MARSANNE

Ne pouvez-vous pas, vous-même ?...

M. DE GIRIEU

La loi n'accorde pas l'exercice de la puissance paternelle au second mari d'une femme divorcée.

M. MARSANNE

Si l'on m'avait écouté, au moment où Laurence s'est remariée, on aurait donné la garde de l'enfant à des tiers...

M. DE GIRIEU

J'en ai parlé à Laurence, vous le savez bien, mais elle n'a pas voulu se séparer de lui.

MADAME MARSANNE, *à son mari.*

Tu aurais dû l'exiger.

M. MARSANNE

Une seule personne avait qualité pour demander

au tribunal que la garde de l'enfant fût enlevée à la mère ; cette personne, c'était M. Raymond Chantrel, mais de même que pendant l'instance en divorce M. Chantrel a laissé prononcer le divorce contre lui sans vouloir se défendre, de même, dans cette circonstance, il a tenu à ne contrarier en rien la volonté de sa... la volonté de Laurence. On ne peut lui en vouloir de cela. *(Entre le docteur Mossiac.)*

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

Monsieur, mon ami Raymond Chantrel vous demande un moment d'entretien.

M. DE GIRIEU

A moi. Que me veut-il ?

LE DOCTEUR

Il vous le dira lui-même.

MADAME MARSANNE

Est-ce que le petit est en danger ?

LE DOCTEUR

En danger immédiat, non, madame.

M. DE GIRIEU

Je n'ai pas à voir M. Chantrel.

LE DOCTEUR

Je vous supplie de l'écouter.

MADAME MARSANNE

Faites ce que dit le docteur, mon cher monsieur...

M. DE GIRIEU

Eh bien, finissons-en, qu'il vienne.

LE DOCTEUR

C'est seul à seul qu'il veut causer avec vous.

MADAME MARSANNE

Mon ami... (*Ils sortent.*)

M. MARSANNE

Laissons-les.

LE DOCTEUR, *après avoir sonné au domestique.*

Veuillez dire à M. Chantrel qui est là, que M. de Girieu l'attend. (*A M. de Girieu.*) Monsieur, le petit Julien est atteint d'une pneumonie grippale.

M. DE GIRIEU

Alors, c'est grave ?

LE DOCTEUR

Très grave.

M. DE GIRIEU

Dangereux ?

LE DOCTEUR

Si les choses allaient au plus mal, l'enfant pourrait être enlevé en deux ou trois jours.

M. DE GIRIEU

Mais, docteur, ce n'est pas possible !

LE DOCTEUR

Le diagnostic ne laisse aucun doute : (*Entre Raymond.*) Voici, M. Chantrel. (*Le docteur sort.*)

SCÈNE VIII

RAYMOND, M. DE GIRIEU

RAYMOND, *très ému.*

Monsieur... voici ce qui se passe... le docteur vous a dit... mon fils est gravement malade... Alors, je reste auprès de lui... Je... (*Il ne peut plus parler.*) Je vous demande pardon...

M. DE GIRIEU

Vous restez auprès de lui ?...

RAYMOND

Oui... Je viens prier M. Marsanne... et vous... de le permettre...

M. DE GIRIEU

Je ne comprends pas. Vous voulez rester auprès de lui... Combien de temps ?

RAYMOND

Mais... jusqu'à ce qu'il soit hors de danger...

M. DE GIRIEU

Vraiment !...

RAYMOND

Je ne puis partir, m'en aller au dehors, chez moi, reprendre ma vie ordinaire, pendant que mon enfant... Est-ce que vous vous opposeriez ?...

M. DE GIRIEU

Je comprends ce que vous pouvez souffrir, monsieur, et je vous le dis très sincèrement et très nettement : je voudrais vous donner la consolation que vous me demandez, je voudrais faire ce sacrifice à votre douleur, mais cela ne m'est pas possible.

RAYMOND

Parce que ?

M. DE GIRIEU

Parce que madame de Girieu va vouloir, elle aussi, rester auprès de son enfant. Elle est la mère, elle, et je ne songerai pas à l'empêcher de faire son devoir. Votre place n'est pas à côté d'elle.

RAYMOND

Même si notre enfant mourant est entre elle et moi ?

M. DE GIRIEU

Je n'ai rien à ajouter.

RAYMOND

Mais vous n'avez pas compris...

M. DE GIRIEU

Si... Je regrette...

RAYMOND

Il faut que vous ayez le cœur bien dur, il faut que votre égoïsme soit bien grand pour me répondre comme vous le faites. Je vous plains, monsieur.

M. DE GIRIEU

Je n'ai que faire de votre pitié.

RAYMOND

Je vous plains, je vous dis... Il y a, là, un bébé de six ans qui se débat dans la fièvre et sous la menace de l'asphyxie; il y a une mère en larmes et un père affolé. Cela, vous le voyez, vous le voyez devant vos yeux; et lorsque ce père et cette mère vous demandent de ne pas les séparer de leur petit, de ce petit malheureux, qu'ils n'ont peut-être plus que quelques jours à voir, vous ne comprenez pas ce qu'ils vous disent; leur douleur n'éveille rien en vous. Vous restez insensible, vous n'avez que des rancunes mesquines et des inquiétudes outrageantes. Nous vous demandons le droit de pleurer auprès de ce berceau... vous, vous refusez, et pourquoi?... parce que vous êtes jaloux.

M. DE GIRIEU

Peut-être.

RAYMOND

C'est de la cruauté.

M. DE GIRIEU

Je n'ai de cruauté ni pour madame de Girieu, à qui je faciliterai dans la plus large mesure l'accom-

plissement de son devoir de mère, ni pour son enfant dont je souhaite de tout mon cœur la prompte guérison. Si je suis dur pour quelqu'un, c'est pour vous, et rien que pour vous. Cela ne doit pas vous surprendre. Vous voulez que je vous dise tout? Eh bien! vous avez deviné : je suis jaloux. Je ne veux pas qu'entre ma femme et vous, il y ait des émotions communes ; je ne veux pas que vous et elle, vous souffriez les mêmes inquiétudes, ni que vous ayez les joies des mêmes espérances. Allez-vous-en, monsieur.

RAYMOND

Je ne puis pas m'en aller.

M. DE GIRIEU

Je vous dis que vous ne resterez pas ici...

RAYMOND

Vous oubliez que vous n'êtes pas ici chez vous et que cette autorisation que j'étais venu vous demander, je puis l'obtenir de M. et madame Marsanne.

M. DE GIRIEU

S'ils vous la donnent, j'emmènerai l'enfant chez moi.

RAYMOND

Au risque de... (*Ému.*) Mettez-vous à ma place... Songez : si c'était votre fils !

M. DE GIRIEU

Il n'est pas mon fils, et vous n'avez rien négligé pour que je ne l'oublie pas.

Laurence d-2

RAYMOND

Ce que je réclame, ce n'est pas une grâce, c'est l'exercice de mes droits, les droits du père qui...

M. DE GIRIEU

Ces droits, vous les avez perdus.

RAYMOND

Perdus!

M. DE GIRIEU

Ce n'est pas moi qui suis la cause de ce que vous souffrez en ce moment. C'est vous. Vous avez autrefois oublié vos devoirs d'époux et vos devoirs de père, et c'est depuis ce jour-là qu'il vous est défendu de parler de vos droits.

RAYMOND, *animé.*

Ces droits-là, monsieur, il n'y a pas de faute, si grave qu'elle soit, qui puisse me les enlever. Malgré vous, je reste, vous m'entendez, n'est-ce pas? je reste! Et nous verrons bien si vous aurez le pouvoir et le courage d'amener ici la police pour m'arracher du berceau où souffre mon enfant ou si vous oserez, au risque de le tuer, l'emmener, lui, par les rues froides, jusqu'à chez vous. Cela vous ne le ferez pas, je vous affirme que vous ne le ferez pas! (*Longue scène muette : La porte de la chambre du petit Julien s'entr'ouvre doucement. Paraît Laurence, un papier à la main. Les deux hommes se séparent et fixent les yeux sur elle. Elle regarde longtemps dehors puis ferme la porte avec mille précautions pour ne pas faire de bruit. Geste de grande douleur. Elle des-*

cend en scène. Elle est fort émue, mais sans larmes, sans gestes maintenant, et la figure grave... Très simplement, elle va droit à Raymond.)

SCÈNE IX

RAYMOND, LAURENCE, M. DE GIRIEU

RAYMOND, *à Laurence, très simplement.*

Eh bien?

LAURENCE, *de même.*

Il vient de s'endormir.

RAYMOND, *toujours simplement.*

La fièvre?

LAURENCE, *de même.*

Toujours.

RAYMOND

A-t-on mis un thermomètre?

LAURENCE

Oui.

RAYMOND

Combien?

LAURENCE

Trente-neuf.

RAYMOND

La toux?

LAURENCE

Incessante. La respiration difficile.

RAYMOND

Le visage congestionné ?

LAURENCE

Oui.

RAYMOND

Le docteur vous a donné son ordonnance ?

LAURENCE

Je venais vous la montrer. Je ne comprends pas bien ceci. (*Ils sont très près l'un de l'autre, regardant tous deux l'ordonnance que tient Raymond.*)

RAYMOND, *lisant.*

« Tenir la température égale dans la chambre du malade. »

LAURENCE

Bien.

RAYMOND, *lisant.*

« Envelopper les jambes de ouate et recouvrir de taffetas gommé... ». Je vais le faire moi-même, dès qu'il sera réveillé. Vous direz qu'on me prévienne.

LAURENCE, *à Raymond.*

Qu'est-ce qu'il faudra lui donner à boire ? J'ai oublié de le demander et il a soif.

RAYMOND

De la mauve.

LAURENCE

Il ne l'aime pas, je crois.

RAYMOND

Si, si... Vous vous rappelez, lorsqu'il a eu la rougeole.

LAURENCE

Oui, oui !... Avons-nous été inquiets, là, encore !

RAYMOND

Il la boit volontiers... Vous vous rappelez bien ?

LAURENCE

Oui, je me rappelle, en effet... Alors, de la mauve... Relisons l'ordonnance : je n'ai rien oublié ?... Sinapismes... La ouate, c'est vous qui vous en occupez. Moi, je vais faire faire le sirop. Ensuite... d'heure en heure... une cuillerée à café de la potion suivante.. (*Le rideau baisse pendant qu'elle continue. — M. de Girieu est sorti lentement sur les derniers mots.*)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MARSANNE, M. MARSANNE, UNE FEMME DE CHAMBRE, *puis* UNE RELIGIEUSE. — (*La nuit. — Les rideaux des fenêtres sont fermés. Une lampe, posée sur la table du milieu, éclaire seule la scène. Un journal plié en quatre et posé contre l'abat-jour empêche la lumière d'arriver aux yeux de M. Marsanne, qui dort sur une chaise longue, à droite, en ronflant légèrement. — Madame Marsanne, assise auprès de la table, à gauche, grave, réfléchit. — Entre une femme de chambre, Louise, par la porte du fond à droite.*)

LOUISE

Madame demande si le médecin est arrivé.

MADAME MARSANNE

Elle n'y pense pas. M. Chantrel est parti pour le chercher il y a à peine un quart d'heure ; il ne peut

pas être ici avant la demie, en mettant les choses au mieux.

2/ LOUISE

C'est ce que j'ai dit à madame. Mais madame est dans un tel état... Madame va se rendre malade, c'est sûr. Voilà la troisième nuit qu'elle passe.

1/ MADAME MARSANNE

Et celle-ci a été plus terrible que toutes les autres.

LOUISE

Oui. Deux fois, nous avons cru que c'était fini... Et maintenant encore... (*Soupir.*) Si elle pouvait pleurer, ça la soulagerait... mais elle reste là... tenant toujours la main de M. Julien dans la sienne... comme pour l'empêcher de partir.

MADAME MARSANNE, *à elle-même.*

Pauvre Laurence!... Est-ce qu'on n'a pas entendu une voiture? elle se lève

LOUISE, *allant à la fenêtre.* au fond

Non, madame... Il fait jour, madame, grand jour, déjà.

MADAME MARSANNE

Alors, ouvrez les rideaux. (*Louise obéit. — Lumière.*) Et emportez la lampe, ma bonne Louise. (*Louise sort avec la lampe. D Madame Marsanne pleure. Entre la religieuse.*) se dresse (un temps)

(2) LA RELIGIEUSE

Ne pleurez plus, madame. Je crois pouvoir vous annoncer une grande et heureuse nouvelle.

MADAME MARSANNE

Dites, ma sœur, dites...

LA RELIGIEUSE

L'enfant est sauvé.

MADAME MARSANNE

Comment pouvez-vous savoir ?...

LA RELIGIEUSE

J'en ai déjà tant vu, de ces pauvres petits êtres, que je ne m'y trompe pas... La détente... la défervescence, comme dit le docteur, commence à se produire et les symptômes de cette nuit qui nous ont tant effrayés, c'étaient les dernières menaces du mal.

MADAME MARSANNE

Ah ! si vous disiez vrai, ma sœur !... (*Elle se dirige vers la chambre de Julien.*)

LA RELIGIEUSE

Laissez-le, madame. Il vient à peine de s'endormir, ne faites pas de bruit... Vous pouvez me croire... et je vous assure que je suis bien contente... pour monsieur et pour madame... (*Sur un regard interrogatif de madame Marsanne.*) pour le père et pour la mère. Lorsque monsieur va rentrer, comme il va être heureux ! Je vous disais que j'avais bien souvent assisté à de semblables douleurs, puisque notre ordre fournit des gardes et que c'est moi qu'on envoie de préférence lorsqu'il s'agit d'un enfant.

MADAME MARSANNE

Pourquoi vous ?

LA RELIGIEUSE

Je n'ai pas à le savoir. C'est notre Mère qui commande... et naturellement j'obéis... (*Reprenant.*) Eh ! bien, jamais peut-être je n'ai vu une énergie aussi grande que celle de monsieur... Les sanglots dans ces moments-là, c'est souvent un signe de faiblesse plus qu'une marque de douleur... Monsieur n'a pas de larmes, mais rien qu'à voir ses yeux, ses yeux qui ne quittaient pas ceux du pauvre petit, rien qu'à voir son courage pendant ces trois nuits... moi-même, madame, dont ce n'est peut-être pas le devoir... je suis allée me cacher pour pleurer.

MADAME MARSANNE

Oui... Et ma pauvre Laurence ?

LA RELIGIEUSE, *très simplement.*

Oh ! les mères, madame, on n'en parle pas : elles sont toutes pareilles !

MADAME MARSANNE

Comme vous dites cela, ma sœur !... Et comment, vous, si jeune, êtes-vous là où vous êtes ?

LA RELIGIEUSE

Excusez-moi, madame, notre règle nous défend de parler de nous-mêmes. (*Un temps.*) J'ai dit à madame votre fille combien j'étais rassurée, maintenant : elle ne veut pas me croire.

MADAME MARSANNE

Songez que depuis trois jours, elle vit avec cette pensée que Dieu va peut-être lui prendre son enfant. Sera-t-elle heureuse, lorsque le docteur...

LA RELIGIEUSE

Je crois bien ! monsieur et madame...

MADAME MARSANNE, *embarrassée.*

Ma sœur... Il faut que je vous avertisse... Ne dites pas monsieur et madame en parlant du père et de la mère du petit Julien. Ma fille est divorcée...

LA RELIGIEUSE

Divorcée ?

MADAME MARSANNE

Oui, M. Chantrel ne lui est plus rien...

LA RELIGIEUSE

Plus rien !... le père !... Oh ! madame, quand on est le père et la mère du même enfant, est-ce qu'on peut jamais n'être plus rien l'un à l'autre ?... Je ne comprends pas...

LOUISE, *entrant.*

Le docteur vient d'arriver. Il vous demande, ma sœur, vous seule. (*La religieuse sort.*)

SCÈNE II

M. MARSANNE, MADAME MARSANNE

M. MARSANNE, *s'éveillant.*

Ah !

MADAME MARSANNE

Tu as dormi un peu.

M. MARSANNE

Moi ? je n'ai pas fermé l'œil...

MADAME MARSANNE

Si. Tu t'es assoupi un moment... j'ai même mis le journal devant la lampe, pour que la lumière ne t'éveille pas... je t'ai bien vu.

M. MARSANNE

Ça m'étonne.

MADAME MARSANNE

Raymond... M. Chantrel, je veux dire, est allé chercher le docteur qui vient d'arriver. La sœur affirme qu'il y a beaucoup de mieux.

M. MARSANNE, *sourire.*

Je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. (*Il se retire de sous la couverture de voyage et ôte le châle dont il était entouré.*) M. Chantrel va revenir ?

MADAME MARSANNE

Naturellement.

M. MARSANNE

Et M. de Girieu ?

MADAME MARSANNE

M. de Girieu enverra sans doute prendre des nouvelles comme il l'a fait trois fois par jour depuis que l'enfant est ici... je me demande pourquoi il n'est pas venu lui-même.

M. MARSANNE

Tu en es surprise ?

MADAME MARSANNE

Surprise et peinée.

M. MARSANNE

Tu as tort. — M. de Girieu a été correct comme toujours... c'est tout naturel, d'ailleurs, puisqu'il est le fils d'un magistrat. — Nous ne le reverrons que lorsque Julien sera hors de danger.

MADAME MARSANNE

Moi, je crois que la présence de... de M. Chantrel le contrarie beaucoup.

M. MARSANNE

C'est possible... Mais pouvions-nous faire autrement que de le supporter, lui, le père, avec ta sensiblerie et ton exagération.

MADAME MARSANNE

Si tu croyais que ce n'était pas bien, pourquoi n'as-tu rien dit ?

M. MARSANNE

C'était à toi de comprendre.

MADAME MARSANNE

Je ne vois pas, d'ailleurs, en quoi M. de Girieu pourrait se formaliser. M. Chantrel a été ce qu'il devait être. Laurence et lui n'ont pas échangé une parole qui n'ait rapport aux soins à donner à l'enfant. Je suis entrée vingt fois dans sa chambre : il m'est arrivé d'y demeurer de longues heures ; tous deux paraissaient ne point se voir, chacun n'avait d'yeux que pour le pauvre petit.

M. MARSANNE

Si je ne me suis pas opposé à la présence de M. Chantrel, c'est que je savais qu'il en serait ainsi.

MADAME MARSANNE

Et pourtant...

M. MARSANNE

Et pourtant, quoi ? Laurence n'a rien oublié.

MADAME MARSANNE

Je le pense bien, mais...

M. MARSANNE

Rien oublié ni rien pardonné. De son côté, M. Chantrel ne pardonnera pas plus à Laurence son second mariage que celle-ci ne lui pardonnera sa trahison. Moi, aussi, je les ai observés pendant ces trois jours, et je puis t'affirmer que leur réserve

mutuelle provenait de leur aversion réciproque plus que de toute autre chose.

MADAME MARSANNE

Ce doit être vrai, puisque tu le dis... Cependant la sœur m'a dit, là, tout à l'heure, une parole qui m'a frappée.

M. MARSANNE

Que t'a-t-elle dit ?

MADAME MARSANNE

Elle m'a dit ceci : « Quand on est le père et la mère du même enfant, on ne peut jamais n'être plus rien l'un à l'autre. »

M. MARSANNE

Elle a raison ; mais on peut être des ennemis. Crois-moi, Laurence et Raymond étaient deux ennemis séparés par un berceau.

MADAME MARSANNE

Si tu en es certain... (*Entre le docteur, rayonnant.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR, *puis* LAURENCE

LE DOCTEUR

Eh bien ! on ne rit pas ici ?

M. ET MADAME MARSANNE

Comment ? Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Vous ne savez donc rien ? Notre gaillard est tiré d'affaire.

M. ET MADAME MARSANNE

Oui ! vraiment docteur ?

LE DOCTEUR

Ouf! Je puis bien vous avouer maintenant que j'ai été terriblement inquiet... Où est Raymond ?

MADAME MARSANNE

Il est allé vous chercher... le petit était plus mal...

LE DOCTEUR

Lorsqu'il va rentrer, mon ami Raymond, il va avoir une fière joie... Ah ! il n'y a pas besoin d'être médecin pour savoir où nous en sommes. Tout à l'heure, rien qu'en ouvrant la porte de la chambre, j'ai vu de loin notre petit bonhomme avec une figure tout autre. La coloration violacée avait disparu ; les pauvres petites ailes du nez ne battaient plus. Je me suis approché : la main était fraîche, la fièvre tombée, et le bébé dormait. Dans quinze jours, il jouera au cerceau... Allez le voir... mais doucement... Voici madame de Girieu ; elle n'en croyait pas son bonheur...

LAURENCE

Je n'ose pas encore trop me réjouir...

LE DOCTEUR, *à M. et madame Marsanne.*

Allez, allez... Vous verrez le changement depuis hier soir... Vous savez, on peut dire du mal des mé-

decins tant qu'on voudra ; il y en a encore beaucoup qui à ma place seraient aussi heureux que je le suis... et je suis content, je vous en donne mon billet !... (*M. et madame Marsanne sortent à droite.*)

SCÈNE IV

LAURENCE, LE DOCTEUR

LAURENCE, *au comble de l'émotion.*

Vraiment, docteur, vous croyez que maintenant...

LE DOCTEUR

Je vous ai déjà dit qu'avant quinze jours, il jouerait au cerceau... Ce n'est pas à vous... ça ne fait rien. Je vous le répète... avant quinze jours, il jouera au cerceau...

LAURENCE

Je ne peux pas encore me réjouir...

LE DOCTEUR

Naturellement... On ne passe pas tout à coup de l'effroyable inquiétude où vous étiez à la tranquillité complète... Il faudrait pleurer un peu... un bon petit déluge de larmes, et vos nerfs se détendraient... Allons, pleurons... laissez-vous aller... Vous ne voulez pas ? Ce sera pour tout à l'heure... (*Laurence chancelle et s'assied.*) Eh bien ! eh bien !... vous n'allez pas vous évanouir... Ça ne se fait plus... parole, on ne s'évanouit plus, maintenant...

LAURENCE

Ah! docteur, docteur!... Comment vous dire... merci... (*Elle lui baise la main.*)

LE DOCTEUR, *grave.*

Voulez-vous finir ces manières-là, mon enfant?... C'est vous qui l'avez guéri... Vous deux... Allons, au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE V

LAURENCE, *seule, puis* RAYMOND

LAURENCE, *seule.*

Guéri... Il est guéri... On ne me le prendra pas! (*Entre Raymond par la porte de droite. — Il est ivre de joie. Laurence se lève, lui tend les mains... Ils se regardent longuement, ils ne peuvent parler. Raymond fait signe de la tête : « Oui, il est sauvé ». La plus grande émotion les saisit : ils se prennent dans les bras l'un de l'autre et éclatent tous les deux en sanglots.*)

RAYMOND, *à voix basse.*

Laurence!

LAURENCE, *de même.*

Raymond!

RAYMOND, *de même.*

Notre enfant!

LAURENCE, *de même.*

Notre petit enfant!

RAYMOND, *bas.*

Ah ! que j'ai eu peur !

LAURENCE

Ah ! (*Profond soupir de terreur. Elle se serre contre lui, les yeux fermés. Au milieu des sanglots.*) C'est bien vrai, n'est-ce pas, il est sauvé ?

RAYMOND

Oui, Laurence, oui.

LAURENCE, *toujours pleurant.*

Ah ! que je suis heureuse ! (*Nouvelle scène muette. Laurence revient à elle, elle regarde Raymond, se détache lentement de lui. Long silence. Puis leurs mains se dénouent très lentement. Laurence, effrayée de ce qu'elle vient de faire et sous l'impression d'une sorte de terreur, balbutie :*) « Ah ! Raymond ! » (*Raymond s'éloigne à reculons vers la droite, de trois ou quatre pas... Ils restent debout l'un devant l'autre pendant un long moment. Laurence s'assied lentement à gauche. Raymond sort lentement par le fond.*)

LAURENCE, *elle se lève et va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre avec précaution. A mi-voix, à la religieuse qui est dans la chambre.*

Non, ma sœur, non... je n'entre pas... je venais voir seulement... (*La figure illuminée.*) Oui, il va bien... Il dort ? (*Elle écoute en souriant ce que lui dit la sœur.*) Bon... bon... merci, ma sœur. (*Elle envoie des deux mains un baiser à son enfant, referme la porte, toujours joyeuse, et redescend en scène où elle rencontre M. de Girieu qui vient d'entrer.*)

SCÈNE VI

LAURENCE, M. DE GIRIEU

LAURENCE, *allant à lui, les mains tendues, très gaie, très jeune.*

Eh bien ! mon ami, vous ne savez donc pas la bonne nouvelle ?

M. DE GIRIEU

Si. Je suis très content, Laurence, pour l'enfant et pour vous.

LAURENCE, *affectueuse, une main sur l'épaule de M. de Girieu.*

Ah ! mon cher Georges, que je suis heureuse ! (*Dans un emportement de joie.*) Dans quinze jours, m'a affirmé le docteur, il jouera au cerceau. Cette nuit, nous avons encore été très inquiets, mais tout à coup, ce matin, comme par miracle, la fièvre est tombée ; il respire doucement et il a repris son gentil sommeil de toujours, avec un air grave, et le pouce dans son petit bec. Venez le voir. Venez.

M. DE GIRIEU

Il faut le laisser dormir.

LAURENCE

Vous avez raison. Vous avez toujours raison. Je vous aime bien, Georges.

M. DE GIRIEU, *avec tristesse et sans amertume.*

Parce que j'ai permis à M. Chantrel...

LAURENCE

Oh ! la vilaine parole ! (*Elle regarde la porte de droite.*) On n'a pas appelé ?

M. DE GIRIEU

Non... Que vous a-t-il dit, M. Chantrel, pendant ces trois jours de tête-à-tête ?

LAURENCE

Rien. Toutes les paroles que nous avons échangées étaient du genre de celles-ci : « Est-il l'heure de la potion ?... Quelle température ? Passez-moi ceci. Prenez cela. »

M. DE GIRIEU

Je craignais, je vous l'avoue, qu'il n'eût profité de votre émotion commune pour vous entretenir du passé, pour chercher à s'excuser. Et je suis heureux d'apprendre de vous qu'il ne l'a pas fait.

LAURENCE, *troublée.*

Il ne l'a pas fait.

M. DE GIRIEU

Ou qu'à un certain moment, la douleur... ou la joie, ne vous ait rapprochés, vous et lui.

LAURENCE, *de même.*

Nous ait rapprochés... non...

M. DE GIRIEU

Pourquoi vous troublez-vous en me disant cela ?

LAURENCE, *de même.*

Je me trouble, moi ?... Mais vous vous trompez... je...

M. DE GIRIEU, *tendre et triste.*

N'essayez pas de mentir, Laurence, vous ne savez pas. Je vois que vous ne me dites pas la vérité. Je vous défends de revoir cet homme.

LAURENCE

Pourquoi?

M. DE GIRIEU

Parce que je ne veux pas qu'il devienne...

LAURENCE

Taisez-vous !... Et vous dites m'aimer ! C'est cette fureur, ce sont ces soupçons et ces injures que vous appelez de l'amour ! (*Un temps.*) « Cet homme », comme vous dites, est le père de Julien ; il se peut que j'aie besoin de m'entretenir avec lui. Je n'accepte pas vos ordres et je vous préviens que je verrai M. Chantrel lorsque je le jugerai utile pour notre enfant.

M. DE GIRIEU

« Notre enfant ! » L'enfant ! Toujours l'enfant ! C'est lui, le lien qui subsiste ; c'est lui qui vous a rapprochés, et si je laissais aller les choses, c'est lui qui vous jetterait dans les bras l'un de l'autre. Mais je saurai défendre notre bonheur, le vôtre et le mien. Puisque vous manquez de raison, de sang-froid et d'énergie, j'en aurai pour deux, je vous en réponds.

LAURENCE

Qu'est-ce que vous ferez ?

M. DE GIRIEU

Nous nous sommes trompés, Laurence, lorsque nous avons cru que nous pourrions constituer une famille avec, entre nous, cet enfant d'un autre.

LAURENCE

Vous voulez me séparer de lui. Est-ce donc cela que vous m'aviez promis ? Lorsque, après le divorce, je me suis trouvée toute seule avec mon petit, j'ai dit à mes parents que je voulais me consacrer tout entière à mon devoir maternel. Mais, vous êtes venu, vous que je connaissais déjà depuis longtemps, vous paraissiez l'aimer, mon petit Julien, vous jouiez avec lui et c'était une joie lorsque vous arriviez. Alors vous m'avez demandé si je voulais être votre femme, vous avez eu pour ce bébé de bien douces paroles, vous m'avez fait des promesses pleines de tendresses, solennellement ; c'était un père qu'il allait retrouver. Moi, je me suis laissé convaincre et je vous ai dit oui... pour lui.

M. DE GIRIEU

Vous m'aimiez cependant ?

LAURENCE, *bas.*

Je n'en sais rien.

M. DE GIRIEU

Vous !... Pourquoi donc vous m'avez épousé ?... Par calcul, alors ?

LAURENCE, *debout et dans les yeux de Girieu, mais sans éclat.*

Vous m'effrayez... Mon père ne cessait de me représenter que Julien, plus tard, aurait besoin d'un soutien, d'un conseil, d'un protecteur, et que vous seriez ce protecteur-là, puisque le père, paraît-il, en était devenu indigne... C'est pour cela que je vous ai épousé, c'est vrai... Vous vous plaignez que je ne vous aime pas, Georges! Ah! comme ma reconnaissance pour vous aurait été grande et profonde, et affectueuse... et comme elle serait vite devenue de l'amour, si vous aviez voulu!

M. DE GIRIEU

J'ai voulu : je n'ai pas pu.

LAURENCE

Tant pis.

M. DE GIRIEU

Quoi qu'il en soit, si j'acceptais maintenant de reprendre notre existence d'autrefois, je serais coupable. Je ne pourrais m'empêcher de haïr votre fils et peut-être finirais-je par vous haïr vous-même. Nous serions trois à souffrir. En vous priant de vous séparer de lui, dans un mois... deux mois si vous voulez — je vous causerai, je le sais, un grand chagrin qui disparaîtra vite lorsque vous aurez acquis la certitude que cela vaut mieux pour le bonheur de tous. Laurence, pardonnez-moi si, pour la première fois de ma vie, je vous impose ma volonté. Je vous déclare que Julien ne rentrera pas chez moi.

LAURENCE

Qu'est-ce que vous avez dit?... Ah çà !... mais... qu'est-ce que vous espérez donc ? Vous êtes fou !

M. DE GIRIEU

Je vous déclare qu'il ne rentrera pas chez moi.

LAURENCE

Eh bien! je vous déclare moi, que je n'y rentrerai qu'avec lui,... qu'avec lui!

M. DE GIRIEU

Calmez-vous, ma chère amie, et réfléchissez. Soyons raisonnables l'un et l'autre et gardons-nous des décisions prises dans la colère. Le petit Julien ne pourra pas, dit le docteur, sortir avant une quinzaine de jours, et, sans doute, vous ne voudrez pas le quitter d'ici là.

LAURENCE

Évidemment.

M. DE GIRIEU

Restez donc auprès de lui. Lorsqu'il sera tout à fait rétabli, nous nous efforcerons de nous mettre d'accord, et j'ai la certitude que nous y parviendrons. J'ai confiance en votre droiture, ma chère amie, et je...

LAURENCE

C'est bien... Parlez moins haut.

M. DE GIRIEU

Consultez vos parents, réfléchissez et laissez-moi

croire que vous reviendrez à de meilleurs sentiments à mon égard. (*Laurence lève les épaules et va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre.*)

M. DE GIRIEU

Adieu! (*Elle regarde son fils. Entrent M. et madame Marsanne.*)

SCÈNE VII

LAURENCE, M. MARSANNE, MADAME MARSANNE

LAURENCE, *s'efforçant de sourire.*

Il faut vous attendre, mes chers parents, à ce que, Julien et moi, nous restions chez vous plus longtemps que nous ne le pensions.

M. MARSANNE

Oui... (*Sourire.*)

MADAME MARSANNE

Comment cela ?

LAURENCE

M. de Girieu ne veut plus de mon fils chez lui, et moi je suis décidée à ne pas me séparer de mon fils.

M. MARSANNE

Alors ?

LAURENCE

Alors, si M. de Girieu ne cède pas, je ne le reverrai jamais.

M. MARSANNE, *souriant.*

Diable !

MADAME MARSANNE, *émue.*

Qu'est-ce que tu dis là, ma chère enfant !... Ne parle pas comme cela. Tu ne penses pas ne plus jamais revoir ton mari, voyons... Tu es folle... Il doit y avoir un moyen de tout arranger. Nous raisonnerons M. de Girieu, il cédera.

LAURENCE

Il ne cédera pas.

MADAME MARSANNE

Alors, c'est toi qui...

LAURENCE

Moi ?... Jamais !... Ah ! mon Dieu ! pourquoi me l'avez-vous fait épouser ?...

MADAME MARSANNE

Ma chère Laurence ! Est-ce que tu n'es pas heureuse.

M. MARSANNE, *à sa femme, souriant.*

Allons, allons ! Tu ne vas pas prendre cela au sérieux, je pense ! Ah ! les femmes ! Laissez-en deux ensemble, vous êtes certain que l'une exaltant l'autre, lorsqu'il s'agit de sentiment, elles diront des bêtises, pleureront, et décideront des folies. Il y a là tout simplement une querelle d'amoureux. Le mieux, pour qu'elle s'apaise vite, c'est de ne pas s'en mêler crois-moi. Veux-tu que je te prédise ce qui va se

passer ? Dans une dizaine de jours, lorsque le bébé sera sur pied, ils ne penseront plus ni l'un ni l'autre à ce qu'ils se sont dit aujourd'hui et s'en iront chez eux bras dessus, bras dessous, en tenant le petit Julien par la main... (*Geste de madame Marsanne.*) Allons... je connais le cœur humain, n'est-ce pas? J'en ai vu bien d'autres dans ma carrière, peut-être

MADAME MARSANNE

Certainement, mais...

M. MARSANNE

Je réponds du bonheur de Laurence et de son mari. J'en réponds, tu entends... Ce mariage-là, c'est moi qui l'ai fait, tu peux donc être tranquille... Lorsque, malgré moi, elle a épousé M. Chantrel, est-ce que je ne t'ai pas prédit ce qui arriverait... Est-ce que je ne t'ai pas dit : « Ça ne durera pas ? »

MADAME MARSANNE

C'est vrai.

M. MARSANNE

Tu vois bien. Cette fois, avec la même certitude, je te déclare que je réponds de cette union, parce qu'elle repose non point sur l'amour fragile et éphémère, mais sur des garanties sérieuses basées sur la sympathie des caractères, sur une réelle communauté de sentiments et d'intérêts. M. de Girieu, je le connais. C'est un homme sérieux et de jugement sain. Il faudrait que Laurence fût folle pour ne pas lui reconnaître les plus rares qualités... Allons, j'en ai assez dit. (*Sourire.*) Je retourne à mes travaux...

(*Baiser à Laurence.*) Et ne faisons plus la mauvaise tête. (*Il sort.*)

LAURENCE

Mère, il se trompe, et c'est plus grave qu'il ne croit.

MADAME MARSANNE

Ton père a toujours raison, tu ne l'ignores pas... Maintenant.... tu sais... si tu reste ici longtemps, toi et ton petit... je ne m'en plaindrai pas, moi...

LAURENCE

Toi, tu es une mère. (*Elle l'embrasse. Entre M. Chantrel.*)

LAURENCE

Il faut que je lui dise de ne plus revenir. Laisse-nous, mère. (*Madame Marsanne sort.*)

SCÈNE VIII

LAURENCE, RAYMOND

LAURENCE

Il est moins bien ?

RAYMOND

Non... Vous me faites peur... Qui vous a dit...

LAURENCE

Personne... mais il me semblait vous voir inquiet...

RAYMOND

Non. Il dort toujours. Venez le voir. (*Souriant.*) Doucement... Comme il a l'air, reposé, maintenant...

LAURENCE

N'est-ce pas ?... Il s'éveille...

RAYMOND

Non...

LAURENCE

Non. Il prend son oreiller dans ses bras... Vous avez vu ? Vous avez vu ?... (*Elle rit.*)

RAYMOND

Oui... Il a pris son oreiller. (*Il rit.*)

LAURENCE

Chut ! (*Elle referme la porte.*) Vous avez vu... Ce pauvre chéri... Ce joli petit geste qu'il a fait... avec un sérieux... (*Doucement, ils éclatent de rire tous les deux.*)

RAYMOND

... On l'aurait embrassé avec plaisir !

LAURENCE, *heureuse.*

Oui. Mais il ne faut pas... pas maintenant... Seulement, je m'en paierai des baisers, quand ce sera permis.

RAYMOND, *dans les larmes.*

Vous rappelez-vous le jour où la pointe de ma moustache lui est entrée dans l'œil pendant que je le câlinais ?

LAURENCE

Oui! oui!... Nous avons tant ri.

RAYMOND

Qu'est-ce qu'il m'a donc répondu?

LAURENCE, *toujours joyeuse.*

Vous avez oublié... Cherchez... moi je me rappelle... Il vous a dit : « Quand z'en aurai des moustasses... » (*Fondant brusquement en larmes.*) Mon Dieu, mon Dieu, mon pauvre petit! Dire qu'il n'a plus de papa, maintenant!

RAYMOND

Laurence.

LAURENCE, *se reprenant.*

Je vous demande pardon... Voilà... Je voulais vous apprendre ce qui s'est passé. M. de Girieu ne veut plus le garder chez lui... Alors, j'ai dit à M. de Girieu que je ne quitterais pas l'enfant. C'est pourquoi nous restons ici, Julien et moi.

RAYMOND

Ah! Laurence, pourquoi ne pas m'avoir pardonné? Vous avez été implacable!

LAURENCE

Oui.

RAYMOND

Vous vous êtes enfuie, vous avez refusé de m'écouter.

LAURENCE

Oui.

RAYMOND

Mes lettres, vous me les avez renvoyées sans les avoir lues.

LAURENCE

Oui.

RAYMOND

Pourquoi?

LAURENCE

Vous m'aviez tant fait souffrir!

RAYMOND

J'ai été pour vous comme si je n'existais plus.

LAURENCE

Je vous aimais tant, Raymond! Je vous croyais si différent des autres hommes, si au-dessus d'eux!... Ah!... Lorsque tout à coup vous m'êtes apparu... pareil à tous les autres... alors, j'ai souffert, en effet, au delà de tout ce qui peut se dire... Vous l'élu de mon cœur, vous rentriez dans le troupeau banal et nombreux des galantins et des trompeurs. Lorsque vous avez bien été forcé, devant moi, d'avouer votre faute, je n'ai plus voulu vous revoir, et je suis venue me jeter dans les bras de maman, comme une pauvre enfant affolée et meurtrie... La nouvelle a causé peu de surprise à mon père qui ne vous aimait pas. On n'a rien fait pour me calmer; ma haine s'est excitée

dans la solitude ; plus on me plaignait et plus vous me paraissiez coupable. Les lettres que vous m'avez écrites alors !... Ah ! Ces lettres que je devinais pleines de repentir... j'avais le secret désir de les lire, mais une fois, j'avais dit que je ne les ouvrirais jamais et je me suis crue engagée par cette parole échappée à ma colère... On admirait ce qu'on appelait mon caractère et mon courage. Puis, comme j'avais dit aussi que jamais je ne retournerais avec vous, on a parlé de divorce... et les avoués s'en sont mêlés, et ils ont tout embrouillé, tout dramatisé, tout rendu public, dans leurs grimoires et leurs papiers timbrés. Dès qu'ils ont eu en main notre honneur et notre bonheur, mes pudeurs et nos secrets, ils ont joué de tout cela, de mon chagrin et de nos existences, et lorsque je les ai vus entre vous et moi, j'ai bien senti que désormais tout était fini. Je ne vous ai plus rencontré que dans ce couloir banal et triste du Palais de Justice où nous attendions, l'un et l'autre, de comparaître devant le magistrat qui, selon la loi, doit faire une tentative de conciliation entre les époux... on m'avait accompagnée ; quand nous avons été seuls avec le juge, j'ai été sur le point d'éclater en sanglots en tombant dans vos bras, mais j'ai persisté dans ce « courage » qui m'avait valu tant d'éloges et j'ai répondu le plus sèchement et le plus durement que j'ai pu !... Et voilà l'histoire de mon divorce et celle de tant d'autres sans doute ; voilà comment je suis la victime de cette loi méchante, faite pour des cas exceptionnels, et qui rend définitives tant de mésintelligences, qui ferme

la porte aux pardons réciproques et aux consolantes générosités.

RAYMOND

Hélas ! Hélas ! Vous m'aviez placé trop haut, Laurence ! Quels mots vous dire pour me faire pardonner. Vous m'aviez cru un héros : si vous saviez de quelles bassesses, de quels appétits d'animal et de quelles faiblesses est faite la conscience d'un honnête homme !

LAURENCE

Je sais maintenant que nous ne pouvons espérer vous avoir tout entiers et que d'être trompée, c'est la fatalité commune à toutes les femmes ! Comme la vie est loin de nous donner ce qu'on nous a promis en son nom ! Comme c'était plus beau ce que j'avais rêvé !

RAYMOND

Devinez-moi, Laurence, et croyez-moi, si je vous dis que mon amour pour vous n'a jamais faibli et que vous êtes toujours restée pour moi la bien-aimée, la préférée, la respectée, l'élue ! Vous n'avez pas à être jalouse : ce que j'ai de meilleur en moi n'a pas failli. Laissez-moi achever, laissez-moi vous dire que la découverte que vous avez faite de mon crime m'en avait soudain révélé toutes les ignominies, m'avait fait comprendre le misérable que j'étais de risquer d'acheter mes plaisirs fugitifs au prix de tout votre bonheur et que cette crise aurait été salutaire. Laurence, c'est au moment où vous m'avez fui

que j'allais devenir celui que vous aviez rêvé : votre douleur aurait été une rédemption ; la vue de vos larmes allait me délivrer des servitudes ordinaires et me préserver des banales capitulations ! Ah ! mes lettres, si vous les aviez lues ! vous y auriez vu la preuve d'un tel remords, vous y auriez trouvé, pour vous, de tels espoirs que vous m'auriez pardonné ! Et si le pardon n'était pas venu tout de suite, après de longs mois d'une tendresse insoupçonnée et d'un repentir évident, vous auriez été enfin indulgente et pitoyable. C'est vrai, cela, dites-moi si cela est vrai !

LAURENCE

Est-ce que... le devoir... ce n'est pas toujours de pardonner ?

RAYMOND, *debout.*

Alors... pourquoi donc, par ce mariage immédiat, avoir rendu tout impossible ? Quelle hâte aviez-vous donc de mettre l'irréparable entre nous ?

LAURENCE

La hâte, ce n'est pas moi qui l'ai eue... Votre trahison avait fait le vide dans mon cerveau et dans mon cœur. Je ne comprenais plus rien, je ne savais plus rien, et j'ai été heureuse qu'une volonté se substituant à la mienne, m'épargnât la fatigue et l'embarras d'une décision. Mon père est intervenu.. Je me suis remise à lui. Je lui ai dit : « Fais ce que tu voudras, puisque tu sais mieux que moi où est mon bonheur... » Et il m'a parlé de mon enfant qui avait

besoin d'un soutien. J'ai eu peur d'être une mauvaise mère. J'ai cédé. Voilà toute la vérité.

RAYMOND

Ah ! ma pauvre, ma chère amie !... Si vous saviez ce que j'avais imaginé !... J'en étais arrivé à croire... Oh ! que j'ai souffert, Laurence ! et me pardonnerez-vous si je vous dis que maintenant encore ? J'en étais arrivé à penser que vous aviez toujours aimé M. de Girieu...

LAURENCE

Moi !

RAYMOND

... Et que ma faute avait été pour vous l'occasion bien accueillie d'une délivrance... Oui, voilà ce que j'ai cru !

LAURENCE

C'est faux !

RAYMOND

Lorsque j'ai appris votre prochain mariage... si vous pouviez savoir quelle journée de larmes et de folie dans la souffrance ç'a été ! Je me débattais contre cette vérité, contre ce fait, comme dans un cauchemar... Et le jour même où vous êtes allée avec lui à la mairie... répéter le même serment que vous m'aviez fait à moi !... Je vous le jure, Laurence, j'ai alors expié toutes mes fautes... et je pense que les crimes les plus monstrueux seraient absous par les souffrances que j'ai endurées. Quelles idées n'ai-je

pas eues?... Quels projets n'ai-je pas formés! J'ai résisté à des impulsions de meurtre et de suicide... Cette crise s'est terminée par une rupture soudaine de toutes mes énergies... et à chaque heure de la nuit, dans une douleur impuissante d'enfant abandonné, je vous ai appelés tous les deux, et vos deux noms : Laurence ! Julien ! je les sanglotais ou je les criais tour à tour!

LAURENCE

Raymond ! Raymond ! Pauvre Raymond !

RAYMOND

Tu me plains, n'est-ce pas? Sois bénie, Laurence, pour ta bonté présente... En prononçant mon nom comme tu viens de le prononcer, avec cette tendresse et cette douceur, tu as réparé, je crois, tout le mal que tu m'as fait! (*Il se lève, lui prend les mains et, lui parlant dans les yeux :*) Vois-tu clair en ton âme, maintenant?... Réfléchis et découvre toi-même le secret que tu n'oses t'avouer et qui me remplit d'une joie infinie. Tu n'as jamais cessé de m'aimer, Laurence!

LAURENCE, *se détachant, sans force.*

Vous vous trompez!

RAYMOND

Je ne me trompe pas. C'est parce qu'on t'y a forcée, par dépit et par une fausse conception de ton devoir de mère, que tu as épousé l'autre...

LAURENCE, *se débattant contre elle-même.*

Je ne vous aime plus, Raymond, je ne vous aime plus !

RAYMOND

Tu m'aimes ! Tu m'aimes ! Tu m'aimes ! Veux-tu que je t'en donne des preuves ? Si tu ne m'aimes plus, pourquoi donc, tantôt, nous sommes-nous jetés dans les bras l'un de l'autre en apprenant que notre enfant était sauvé, — notre enfant, tu entends ? *notre* enfant, fait de ta chair et de la mienne, né de notre amour, né des baisers que je t'ai donnés et que tu m'as rendus ! Si tu ne m'aimes plus, pourquoi donc n'as-tu pas eu une larme, pas un regret à l'idée de te séparer de l'autre, de l'autre, de l'étranger, qui ne veut de toi que la femme et à qui il est impossible d'aimer en toi, comme je le fais, la femme et la mère ?... Enfin, si tu ne m'aimes plus, pourquoi donc es-tu là, Laurence, troublée, affolée, palpitante, à m'écouter te parler de notre amour ? Je t'aime, ma femme, et tu m'aimes, je te le dis, je te le jure, tu m'aimes et tu m'as toujours aimé !

LAURENCE, *d'une voix blanche.*

Oui... Tu as raison... je t'aime toujours !... Mais en découvrant cela.... nous n'avons fait que nous rendre plus malheureux encore ! (*Elle se laisse tomber sur une chaise.*)

RAYMOND

Hélas !... Oui, en découvrant cela, nous n'avons

fait que nous rendre encore plus malheureux. (*Ils restent un moment silencieux, chacun regardant devant soi, brisé, désespéré, dans un abattement profond.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENCE, *seule, puis* LOUISE. — *Au lever du rideau, Laurence termine une lettre. Elle la relit, réfléchit, la met sous enveloppe, écrit l'adresse. Elle hésite, puis prend son parti et sonne. Elle pousse un soupir de soulagement. Elle n'est pas triste. Louise paraît.*

LAURENCE

Dites que l'on porte immédiatement cette lettre à M. de Girieu.

LOUISE

Bien, madame.

LAURENCE

Quand M. Chantrel viendra, vous le prierez de venir ici.

LOUISE

M. Chantrel arrive à l'instant.

LAURENCE

Faites-le entrer.

LOUISE

Bien, madame... Je vais sortir avec M. Julien ?

LAURENCE

Non.

LOUISE

Non ?... Madame sait comme il fait beau temps

LAURENCE

N'importe. Son père, qui va quitter la France, vient lui dire adieu. Allez Louise. (*Louise sort. Peu de temps après, elle introduit Raymond.*)

SCÈNE II

LAURENCE, RAYMOND. — *Sans embarras, sans émotion apparente, Laurence lui donne la main.*

LAURENCE

Eh bien ! vous avez eu la visite de Julien, hier ? J'ai tenu à ce que sa première sortie fût pour vous. Comment l'avez-vous trouvé ?

RAYMOND, *sombre.*

Tout à fait rétabli. Et quelle consolation j'en ai éprouvée ! Songez que, pour vous obéir, — puisque vous m'aviez fait promettre de ne plus revenir ici, — songez que je ne l'avais pas vu depuis le jour où nous l'avons su hors de danger... Vous avez été cruelle de m'éloigner ainsi de lui... et de vous.

LAURENCE

Il le fallait.

RAYMOND

Cela m'a été bien douloureux. Chaque matin cependant m'apportait une lettre de vous et je passais mes soirées à vous répondre, mais je n'en regrettais que davantage de ne pas vous voir. Maintenant, vous me demandez de quitter la France.

LAURENCE

Vous vous y êtes engagé. Voulez-vous, Raymond, que je vous lise votre lettre ?... C'est parce que vous m'avez donné votre parole que j'ai consenti à ce dernier entretien.

RAYMOND

Vous m'exilez ! Que ferez-vous lorsque je serai parti ? (*Un temps. Appuyant sur les syllabes :*) Mada-me de Gi-rieu !... Chaque fois qu'il m'a fallu, depuis quinze jours, tracer cette adresse, je restais hébété devant ce nom d'un étranger qui vous désigne, vous, et qu'il me fallait écrire pour que vous receviez mes paroles de repentir et mes serments... Ah !

LAURENCE

Je ne reverrai plus M. de Girieu.

RAYMOND

Qui sait ?

LAURENCE

Vous ne me croyez pas ! M. de Girieu, dès qu'il a été certain que Julien pouvait reprendre sa vie ordinaire, m'a mise en demeure de m'entendre avec vous pour le choix de la maison où l'enfant serait placé. Je lui ai répété mon éternelle phrase : « Je rentrerai avec mon fils ou je ne rentrerai pas. » Hier soir, nous avons eu, ici, une scène violente. Il m'a demandé un entretien définitif, en m'avertissant qu'il m'adressait sa dernière prière, et que, si je persistais, ce serait, entre lui et moi, la séparation irrévocable et nette. Il n'a pas voulu que je prononce le oui ou le non immédiatement et il m'a donné la nuit pour réfléchir. Au moment où vous êtes entré, je venais de lui envoyer ma réponse.

RAYMOND

Qui est ?

LAURENCE

La même phrase cent fois répétée : « Je ne me séparerai pas de mon enfant. »

RAYMOND

Et s'il cède enfin ? S'il vous offre, à vous et à lui, de reprendre la vie d'autrefois ?

LAURENCE

Il ne cédera pas...

RAYMOND

S'il vous aime, il le fera.

LAURENCE

Non, non, non ! Vous ne connaissez pas sa dignité, son orgueil. Mon refus sera pour lui la preuve que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimé.

RAYMOND, *très douloureusement.*

Est-ce bien vrai, que vous ne l'avez jamais aimé ?... Oh ! penser que rien, rien, rien, ne pourra faire que ce qui a été entre vous et lui n'ait pas été...

LAURENCE

Ah ! Raymond !... Vous le voyez bien, qu'il faut nous séparer !

RAYMOND

Je vous demande pardon, Laurence... Je suis un malheureux... J'oublie que j'ai été le premier coupable... Je vous le jure, je ne vous dirai plus un mot de ce que je souffre à ce sujet... Même, je m'efforcerai de ne plus souffrir.

LAURENCE

Allez embrasser votre fils, et partez.

RAYMOND

Partir ! Je n'en ai plus la force, maintenant que je vous ai revue.

LAURENCE

Imitez-moi. Résignez-vous.

RAYMOND

Mais réfléchissez donc à ce que c'est, ce que vous

me demandez ! C'est être privé de vous demain, indéfiniment, toujours ! C'est n'avoir même plus l'espérance d'une rencontre fortuite, c'est l'impossibilité même de vous entrevoir, en passant, de loin !... C'est vous perdre maintenant que je sais que vous m'aimez ! Laurence, songez à ce que sera la vie pour moi, désormais. Imaginez ce que seront mes journées là-bas, et la détresse de ma solitude. Oui, je serai seul, sans amour, sans un sourire, sans une caresse d'enfant, et je saurai qu'il y a quelque part — peut-être au foyer d'un autre — un enfant qui est le mien, une femme qui a été la mienne, qui est la mienne encore puisqu'elle dit m'aimer ! Ah ! Laurence, tu me brises, tu me tues... aie pitié ! Je ne peux pas te quitter, je ne peux pas, je ne peux pas ! (*Il pleure.*)

LAURENCE, *émue.*

Ne pleurez pas ainsi, Raymond, je vous en prie, je vous en prie ! Je n'ai déjà pas trop de courage ! Ne voyez-vous pas que je puis à peine retenir mes larmes ! Mon bien-aimé, ne pleure plus, ne pleure plus, tu me déchires le cœur !... Raymond ! Raymond ! relevez-vous... Je suis à bout d'énergie. Soyez fort, soyez bon ! Au lieu de m'enlever mon courage, aidez-moi, Raymond, aidez-moi !

RAYMOND

Pourquoi partir, puisque nous nous aimons ?

LAURENCE

Réfléchissez bien, Raymond, et vous sentirez

comme moi que c'est indispensable. Pensez à ce qui nous attendrait, si vous restiez... Pensez à la chute fatale, pensez aux mensonges, aux lâchetés dont il faudrait nous salir. Non! Non! pas cela entre nous. Pas cette souillure à notre amour ressuscité... Allons, regardez-moi. Laissons à d'autres les mesquines combinaisons des amours honteuses et clandestines. Tous les deux, Raymond, nous valons mieux que cela. Nous sommes plus fiers, nous sommes meilleurs. Entre la souffrance et la bassesse, c'est la souffrance que nous devions choisir. Notre amour n'est pas de ceux que satisfait la possession peureuse et furtive. Oh! gardons-le très pur, élevons-le très haut et montons jusqu'à lui. Si je vous cédais, vous rougiriez de moi, et c'est parce que je veux toute votre estime que je me défends contre vous... et contre moi aussi!... Sacrifions-nous!... Ce sera bien, ce sera noble, et nous pourrons, en échangeant un clair regard, nous dire que nous avons fait une chose belle et rare, car nous aurons payé par assez de douleur le droit à un peu d'orgueil... Allons, vous me l'avez écrit, vous me l'avez promis... Rappelez-vous vos lettres... Partez... Je vous aimerai plus encore si vous n'hésitez pas.

RAYMOND

Il faut donc vous obéir.

LAURENCE

Oui. (*Avec une caresse discrète.*) Merci... C'est bien entendu. Vous partez. Vous allez réaliser un de ces projets dont vous m'aviez parlé, celui de faire

valoir vous-même ce domaine jusqu'ici abandonné que vous possédez en Tunisie. Vous vous y ferez une nouvelle existence. Moi, je veillerai sur Julien. Lorsqu'il aura douze ans, il ira vous rejoindre. J'aurai, je l'espère, mis dans son cœur les qualités de bonté et de droiture que nous aimons tant. Vous, vous achèverez d'en faire un homme. Adieu.

RAYMOND

Adieu. (*Raymond est assis sur le canapé, la tête dans ses mains. Laurence passe derrière lui, elle pleure silencieusement, elle essuie ses larmes, et, également sans être vue, elle envoie, des deux mains, et de toute son âme un baiser à Raymond.*)

RAYMOND, *se levant.*

Je vais embrasser Julien et je pars.

LAURENCE, *se reprenant.*

C'est cela, c'est cela.

RAYMOND

Une dernière fois, je vous demande pardon de mes fautes, je vous demande pardon d'avoir brisé votre vie et je vous remercie de m'aimer encore malgré tout le mal que je vous ai fait. Je vous aime maintenant de l'amour le plus puissant dont jamais femme ait été l'objet. Et je vous quitte pour toujours.

LAURENCE, *se contenant à peine.*

Partez, de grâce, partez !...

RAYMOND

Adieu!

LAURENCE

Adieu. (*Il la baise au front longuement. Laurence, très troublée, se détache doucement et brisée par l'émotion tombe assise sur une chaise.*)

LAURENCE, *à voix basse.*

Mon Dieu!

RAYMOND, *tombant à ses pieds, et posant sa tête sur les genoux de Laurence.*

Je t'aime! Je t'aime! (*Il pleure.*)

LAURENCE, *éperdue.*

Laisse-moi... Va-t'en!

RAYMOND, *se redressant et lui passant le bras autour du cou.*

Je t'aime.

LAURENCE

C'est mal!... c'est mal... va-t'en, va-t'en! Ah! (*Elle est à demi évanouie; sa tête se renverse sur le dossier de la chaise.*)

RAYMOND

Ah! je t'aime! (*Il la baise sur les lèvres. Puis se relevant.*) Pardon! Pardonnez-moi, Laurence! Je vous en supplie, pardonnez-moi! (*Elle pleure doucement. Il lui relève la tête.*) Me pardonnez-vous?

LAURENCE

Si je te pardonne! Ah! tiens, tant pis, je t'adore!

(*Elle lui couvre le visage de baisers. Sa tête sur son épaule.*) Va-t'en ! je t'en supplie, va-t'en ! (*Elle se redresse.*) Ah ! va-t'en ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... Raymond !... Partez, Maintenant, plus que jamais, il faut que vous partiez.

RAYMOND

Non !

LAURENCE

Il le faut !... Vous le voyez bien... Il le faut.. Ecoutez-moi, Raymond... Je ne serai jamais à vous... Tant que je ne pourrai pas vous aimer librement, à la face de tous, je ne serai jamais à vous... Ecoutez-moi bien Raymond. Si vous ne partez pas... à l'instant, vous entendez... si vous abusez de ma faiblesse et de mon malheur, je vous haïrai. Je vous le jure sur notre enfant, vous ne me serez plus rien. Partez...

RAYMOND

Vous...

LAURENCE, *les mains jointes, avec la plus grande tendresse.*

Je t'en prie !... Julien est là... Allez... (*Raymond va pour sortir. Entre Louise.*)

LOUISE

Madame, c'est M. de Girieu.

LAURENCE

M. de Girieu !

RAYMOND, *avec colère.*

Lui ! Vous voyez bien !...

LAURENCE

Attendez, attendez. (*A Louise.*) Priez mon père et ma mère de venir. Ensuite, vous introduirez M. de Girieu. (*Louise sort.*)

RAYMOND

Je ne partirai pas sans savoir ce qu'il vous veut.

LAURENCE

Vous le saurez. Allez... (*Il sort. Louise, qui est allée à la porte de gauche, fait entrer M. et madame Marsanne, puis elle sort par le fond.*)

M. MARSANNE

Que se passe-t-il ? (*Entre M. de Girieu.*)

SCÈNE III

M. MARSANNE, MADAME MARSANNE, M. DE GIRIEU, LAURENCE

M. DE GIRIEU

Je viens de recevoir votre lettre, Laurence. Ainsi vous voulez une séparation ?

LAURENCE

Ce n'est pas moi, c'est vous qui l'avez voulue.

M. DE GIRIEU

Comment ?

LAURENCE

Vous le savez bien.

M. DE GIRIEU

Je vous prie de le répéter.

LAURENCE

Je veux garder Julien avec moi. Vous, vous ne voulez pas de lui.

M. MARSANNE

Tu n'ignores pas que c'est pour le bien de Julien...

LAURENCE

Non. Cela n'est que le prétexte. La véritable raison est autre.

MADAME MARSANNE

Tu ne peux cependant pas penser à te séparer de ton mari, mon enfant.

LAURENCE

Encore une fois, ce n'est pas moi qui ai changé. M. de Girieu a eu, au sujet de mon fils, des exigences que je ne puis accepter. C'est donc lui qui est la cause de notre désunion.

M. DE GIRIEU

C'est vrai... Je vais, Laurence, vous montrer que je ne suis pas le tyran que vous voulez voir en moi. Je vous demandais l'éloignement de Julien, dans son intérêt et dans le nôtre. Ce que j'avais surtout en vue, c'était, je le reconnais, notre bonheur à tous les deux. Vous me résistez, et plutôt que de me faire

un sacrifice, vous êtes prête à me quitter. J'ai voulu vous laisser le temps de la réflexion. Vous restez inébranlable... C'est donc moi qui céderai.

LAURENCE

Vous dites ?

M. DE GIRIEU

Je renonce à tout ce que je vous demandais. Je viens vous prier d'oublier ce que vous avez appelé mes exigences et de reprendre votre place à notre foyer vous et votre enfant. Je ne puis vous promettre de ne plus jamais souffrir à cause de lui ; je puis jurer de ne pas vous le laisser voir. Je ne puis pas vous promettre de l'aimer, mais je puis vous jurer de faire comme si je l'aimais et si bien que lui-même s'y trompera.

LAURENCE, *à M. de Girieu.*

Je suis très émue, monsieur, très touchée par l'effort que vous faites. Je sais combien il doit vous coûter. Mais je ne puis plus accepter ce que vous m'offrez.

M. DE GIRIEU

Vous ne m'avez pas compris.

LAURENCE

Si.

M. DE GIRIEU

Je viens vous demander de reprendre tout simplement notre existence ordinaire, telle qu'elle était

avant la maladie de Julien. Notre situation est donc ce qu'elle était il y a trois semaines.

LAURENCE

Non.

M. DE GIRIEU

Vous refusez ?

LAURENCE

Absolument.

M. DE GIRIEU

Que ferez-vous ?

LAURENCE

Mon intention est de rester ici, si mes parents le permettent, et de me consacrer tout entière à mon enfant.

MADAME MARSANNE

Tu ne réfléchis pas à la gravité de ce que tu veux faire... à ce que c'est que de te séparer de ton mari, à ce qu'on pensera de toi... M. de Girieu a bon cœur, il t'aime, il fera de son mieux pour aimer ton fils. Vous pouvez donc vivre tous les trois dans la tranquillité, au milieu de l'estime et du respect de chacun... ce ne sera pas le bonheur parfait... Eh! ma pauvre fille, crois-tu donc que nous sommes sur terre pour être parfaitement heureux! Non. Nous sommes ici-bas pour souffrir les uns par les autres, et nous ne pouvons diminuer cette souffrance que par l'acceptation de quelques sacrifices et l'accomplissement de nos devoirs.

M. DE GIRIEU

Eh bien ! Laurence ?

LAURENCE

Allons, monsieur de Girieu, cet entretien est sans doute le dernier que nous aurons ensemble. Ayons donc le courage de dire tout haut ce que nous savons maintenant l'un et l'autre, ce que nous avons découvert en nous-mêmes. Quand je vous ai épousé, je ne vous aimais pas. J'ai voulu donner un soutien à mon fils. Je vous ai menti ? Peut-être. Vous, vous n'aimiez pas Julien. Mais vous me désiriez, moi, et, pour m'avoir, vous avez feint envers lui une affection que vous n'aviez pas non plus. Il y a eu à l'origine de notre union un double mensonge. Nous le payons aujourd'hui. La vérité, c'est que, malgré ce mariage, nous sommes deux étrangers. Il n'y a entre nous que les liens fragiles noués par le notaire et par le maire. Rien de plus. Pas de famille. De même que l'amour seul fait le mariage, c'est l'enfant seul qui crée la famille. Nous avons essayé d'en constituer une, vous et moi, avec l'enfant d'un autre ; cela ne pouvait pas réussir ; on ne décrète pas la paternité.

M. MARSANNE

Tu oublies une chose, c'est qu'il y a des veuves, des mères remariées, et...

LAURENCE

Oui. Mais je ne suis pas veuve... Le père est vivant, et c'est parce qu'il est vivant que M. de Girieu ne peut pas aimer mon fils.

M. DE GIRIEU

Et c'est aussi parce qu'il est vivant que vous ne m'aimez plus.

LAURENCE, *accablée.*

Peut-être.

M. DE GIRIEU

Vous êtes impitoyable et mauvaise.

MADAME MARSANNE

Oui, tu es dure, mon enfant.

MADAME MARSANNE

Tu charges notre vieillesse d'amertume et de douleur, Laurence.

M. MARSANNE

Tu fais notre malheur à tous.

LAURENCE

Nous sommes tous responsables de ce qui arrive.

MADAME MARSANNE

Moi, Laurence ?

M. MARSANNE

Moi ?

LAURENCE

Toi.

M. MARSANNE

J'ai le sentiment d'avoir fait mon devoir.

LAURENCE, *sans dureté.*

On se console de tout, avec cette phrase-là. Ce n'était pas ton devoir de m'encourager au divorce.

M. MARSANNE

Je l'ai fait pour ton bien.

LAURENCE, *de même.*

Oui. Je sais. Tu l'as fait pour mon bien. Je ne suis pas la seule, va, dont les parents auront brisé la vie avec cette excuse-là.

M. MARSANNE

C'est trop fort ! Tu me reproches... Mais rappelle-toi !

MADAME MARSANNE

Rappelle-toi !

M. MARSANNE

Tu es arrivée ici avec des sanglots et des cris !

MADAME MARSANNE

Tu déclarais que tu aimerais mieux mourir que de retourner avec...

LAURENCE

Eh oui ! il fallait me dire qu'il n'y avait rien là que de très banal et de très ordinaire, et qu'un mariage médiocre vaut mieux qu'un bon divorce... Il fallait me laisser à mes instincts de femme et de mère, qui m'auraient inspiré le pardon.

M. MARSANNE

Réfléchis... Tu avais quitté ton mari...

MADAME MARSANNE

Ton bonheur était perdu, ton mariage brisé.

M. MARSANNE

De tout le passé, il ne restait rien!

LAURENCE, *avec éclat.*

Il restait l'enfant!... Il restait l'enfant, qui était la victime désignée et sur qui devaient tomber tous les coups que nous nous porterions. Pour lui, il fallait empêcher la désunion de son père et de sa mère, et ne pas faire de moi cet être incertain, cette veuve au mari vivant qu'est la femme divorcée, et ne pas faire de lui un de ces orphelins sans habits de deuil qu'on ne peut pas adopter. Tu as été coupable de me conseiller : j'ai été coupable de ne pas te résister. Ah! si mon malheur pouvait au moins être profitable aux autres! Je voudrais crier à toutes celles qui sont aujourd'hui ce que j'étais alors : « Faites ce que vous voudrez si votre union a été stérile, mariez-vous, démariez-vous, vous êtes libres, et vous ne pouvez faire du mal qu'à vous-mêmes. Mais si vous avez un enfant... si de vos baisers est né un petit être chétif et affamé de caresses, vous n'avez pas le droit de détruire la famille fondée pour lui. Vous n'en avez pas le droit!... Vous serez malheureuses?... Tant pis! L'avenir d'un enfant vaut bien le bonheur d'une mère! »

M. DE GIRIEU

Ce n'est pas seulement la mère qui parle en vous,

Laurence ; vous vous êtes trahie. Si vous vous défendez avec une telle passion, c'est qu'il y a, à votre résistance, une autre raison que vous n'avez pas dite. Vous aimez M. Chantrel.

LAURENCE, *d'abord stupéfaite, puis après un long silence.*

Oui.

M. MARSANNE

Malheureuse !...

LAURENCE

Vaut-il mieux mentir ?

M. MARSANNE

Tu oublies que tu es la femme de M. de Girieu. Le mariage est une chose sérieuse.

LAURENCE

Allons, père, tu sais bien que le mariage, maintenant, n'est plus guère qu'un contrat qu'on déchire facilement.

M. MARSANNE

Mais enfin... Tu ne penses pas à divorcer une seconde fois ?

LAURENCE

Eh ! mon Dieu !... Puisque le mariage n'est plus qu'un bail, pourquoi ne comporterait-il qu'une seule résiliation ?

M. DE GIRIEU, *à sa femme.*

Allez donc jusqu'au bout, et avouez que vous voulez...

LAURENCE, *à M. de Girieu.*

Je vous affirme que je n'ai pas les intentions que vous me prêtez. M. Chantrel va quitter la France et je ne le reverrai pas. Au moment où vous êtes entré, nous nous séparions pour toujours. Il est là, en ce moment, il fait ses adieux à son fils. Nous nous aimons, c'est vrai. Mais il part et je ne demande rien de plus que de rester seule avec mon enfant.

M. DE GIRIEU

... Voilà votre réponse! Et vous croyez que je vais m'en contenter et subir votre caprice en m'inclinant et vous laisser vivre de la vie que vous avez choisie! Vous vous trompez. Puisque le raisonnement n'a rien fléchi dans votre cerveau étroit, puisque votre cœur endurci est resté insensible à toutes mes prières, je vais changer d'attitude devant vous, et puisque vous me forcez à employer tous mes moyens de défense, je les emploierai tous, et avec énergie. Je ne voulais pas vous parler de mes droits... puisque vous m'y contraignez, j'en parle...

LAURENCE

Vos droits!... un droit qui ne s'appuie que sur le Code n'est pas loin de n'être qu'une injustice ou une cruauté.

M. DE GIRIEU

Je serai donc injuste, s'il le faut, et cruel aussi, si vous m'y obligez. Et quant à l'homme que vous me

préférez et qui est venu comme un voleur surprendre ma pitié, et jouer de la maladie d'un enfant pour vous voler à moi, c'est devant vous que je vais lui dire ce qu'il est, et je vais me donner cette joie de vous faire rougir de celui que vous aimez. (*Il se dirige vers la porte de droite.*)

LAURENCE, *lui barrant le chemin.*

Non!... non!

M. MARSANNE

Je vous en prie, monsieur de Girieu...

MADAME MARSANNE, *pleurant.*

Mon Dieu! Mon Dieu!

LAURENCE

Je vous en prie.

M. DE GIRIEU, *maintenu par M. Marsanne, à Laurence.*

Vous avez peur pour lui! (*A pleine voix.*) Allons, monsieur Chantrel, ne m'entendez-vous pas?

M. MARSANNE

Je vous en prie... réfléchissez... calmez-vous...

M. DE GIRIEU

Vous cachez vous donc comme un poltron!

LAURENCE, *voyant entrer Raymond.*

Raymond!

RAYMOND, *paraissant.*

Non, monsieur, je ne me cache pas. Me voici., qu'avez-vous à me dire?

SCÈNE DERNIÈRE

LES MÊMES, RAYMOND

M. MARSANNE, *à M. de Girieu.*

Monsieur de Girieu!...

M. DE GIRIEU, *impérieux.*

Allons! laissez-moi! (*A Raymond.*) Je vous ai appelé pour vous dire ceci : Vous avez commis une lâcheté. (*Mouvement de Raymond.*) Pas de gestes inutiles, monsieur. Si vous voulez un duel, vous l'aurez, sans avoir besoin de recourir à des voies de fait, je vous le garantis.

RAYMOND

J'y compte.

M. DE GIRIEU

Mais je veux ici, devant cette femme qui est madame de Girieu, vous entendez, et devant tous, je veux vous forcer à baisser la tête et à convenir vous-même de votre infamie. Vous êtes la cause de la catastrophe qui s'est abattue sur cette maison. Vous avez jadis épousé une jeune fille que j'aimais et vous l'avez trahie!

RAYMOND

La faute que j'ai commise, elle seule a le droit de me la reprocher. D'elle, la victime, j'ai obtenu le pardon.

M. DE GIRIEU

Comment l'avez-vous obtenu ?... Ah ! je vous félicite de votre habileté !

RAYMOND

Je vous défends de dire...

M. DE GIRIEU

Vous me défendez !... Vraiment, je me demande lequel de nous deux peut défendre quelque chose à l'autre... Je vous ai parlé du mal que vous avez causé à Laurence : je ne vous ai rien dit des tortures que vous m'avez fait supporter... Par deux fois, j'ai souffert, à cause de vous. Après votre trahison, je croyais, en recueillant la pauvre femme désabusée, avoir enfin fixé le bonheur... Oui, je sais, j'ai quinze ans de plus que vous et c'était trop de félicité pour mes cheveux grisonnants... Mais elle avait consenti cependant, et je voyais, au déclin de mon existence, je voyais s'accomplir un rêve miraculeux... Moi qui avais vécu dans la tristesse, moi qui n'avais jamais eu aucune joie, je pouvais espérer que mes jours finiraient adoucis par sa tendresse, oui, par sa tendresse. . Vous vous êtes dressé de nouveau sur mon chemin... et vous me l'avez reprise ! Vous me rendez plus malheureux que les plus pitoyables, vous me martyrisez, vous me tuez... Vous avez détruit en moi la dernière espérance du bonheur... Et je souffre à ce point qu'au lieu de vous sauter à la gorge comme je le voulais, je puis à peine retenir mes sanglots... Oui, pour un peu, je pleurerais, moi ! moi devant vous... moi le vaincu, moi qui demain serai un vieil

lard, devant vous le jeune et l'orgueilleux vainqueur... vainqueur! vous l'êtes peut-être... mais par quels moyens!... Vous avez abusé de ma faiblesse... Vous avez fait appel aux générosités de mon âme pour mieux me voler, pour mieux m'assassiner. Rappelez-vous... Vous m'avez prié de vous laisser au chevet de votre enfant malade. Et comme j'étais hésitant, comme mon âge mûr s'inquiétait des puissances de votre jeunesse et des dangers du souvenir, vous m'avez supplié; comme j'étais jaloux, pour tout dire, vous m'avez imploré; et vos larmes, et votre attitude de père angoissé rejetaient si loin toute idée de trahison nouvelle qu'à ce moment-là, le naïf que je suis s'est même reproché de vous avoir cru coupable d'une telle félonie. Cette félonie, pourtant, vous l'avez commise, et vous avez utilisé avec une effroyable habileté les angoisses de la mère et les souffrances de l'enfant.

RAYMOND

Non! Je n'ai pas fait cela! Je n'ai pas fait cela! (*Allant vers M. et madame Marsanne.*) Vous le savez bien, vous, que je n'ai pas fait cela... Dites, vous le savez bien!

M. DE GIRIEU

Vous l'avez fait!... Sans le concours de ces émotions, vous n'auriez pas arraché Laurence au sentiment de son devoir. Eh bien! lorsqu'on agit ainsi, on est un lâche et un misérable. Voilà ce que j'avais à vous dire. Maintenant, monsieur, j'attends.

RAYMOND, *après un long silence.*

Vos injures, monsieur, ne m'irritent pas, parce qu'elles m'émeuvent profondément, et leur violence ne fait que de m'indiquer le degré de votre douleur. Ce qu'il en parvient à moi, ce ne sont pas des mots, ce sont des cris de souffrance. L'honnête homme que vous êtes, torturé comme vous l'êtes, ne pouvait pas parler autrement. Vous m'avez prêté une duplicité, une fourberie dont je suis innocent. Pourtant, j'ai fait ce que vous avez dit. D'où vient donc que je sois sans colère, si je ne suis pas sans remords. Je cherche et j'entrevois quelque chose qui plane au-dessus de vous, de moi, de nous tous, au-dessus des lois humaines et dont nous ne serions que les jouets ou les victimes.

M. DE GIRIEU

Ce ne sont pas ces phrases-là que j'attendais de vous.

RAYMOND, *très grave.*

Oui, je sais... « Deux de mes amis... je suis l'offensé... j'ai le choix des armes... » Les mots qu'on doit se dire dans les moments où nous sommes sont réglés par une espèce de protocole... (*Debout.*) Monsieur de Girieu, vous savez que je n'ai pas peur d'un duel. Je ne l'ai peut-être que trop souvent prouvé. Mais je crois que vous et moi nous méritons mieux que cette solution-là. Elle ne serait probablement pas, d'ailleurs, le point final que vous souhaitez.

M. DE GIRIEU

Je veux vous tuer.

RAYMOND

Donc, tuez-moi, sans phrases et sans témoins, vous êtes le mari. Si vous croyez que la loi peut donner des droits, vous avez ce droit-là. (*Le regardant.*) Vous hésitez ! Vous commencez à douter que la loi inscrite dans le Code soit véritablement la loi et vous avez raison. Voyons, monsieur de Girieu, voulez-vous que nous parlions comme deux hommes qui ne sont pas seulement des gens de cercle et ne croient pas que tout est fini lorsque quatre messieurs ont déclaré l'honneur satisfait ? Regardez-moi bien en face et dites-moi si vraiment au fond de votre cœur vous me croyez capable d'avoir, par calcul, imploré votre pitié. Il n'y a pas de criminel qui serait capable de cette habileté-là. Non, monsieur, non, je ne l'ai pas eue ! (*S'animant.*) Et vous le sentez bien, et vous le savez bien que j'étais sincère, lorsque je vous ai supplié, et vous ne pouvez pas douter que ma ferme volonté était de respecter votre femme et de ne pas vous trahir, vous que j'implorais. (*Avec une exaltation croissante.*) Eh bien ! il y a eu un moment où toutes les convenances sociales, toutes les conventions ont été balayées, une puissance a passé qui ignore nos combinaisons, nos conceptions de l'honneur et qui se joue de nos serments comme de nos volontés. Pendant toute la maladie de l'enfant, nous ne nous sommes pas dit un mot et je regardais madame de Girieu avec le même respect que je regardais la religieuse qui était là. Mais lorsque nous avons appris tout à coup que

l'enfant, que notre enfant était sauvé, nous sommes tombés spontanément dans les bras l'un de l'autre en pleurant. La loi avait pu nous déclarer désunis, nous pouvions nous être intérieurement juré l'indifférence et l'oubli ; des avoués, des juges, tout le code civil et toutes les lois de la terre avaient pu proclamer que nous étions deux étrangers, il restait l'enfant ! Et la nature qui ne s'intéresse qu'à l'enfant, la nature qui veut que le père et la mère restent unis pour assurer l'existence de l'enfant, pour perpétuer la vie, la nature a repris d'assaut les droits qu'on avait voulu lui enlever, et elle a réuni le père et la mère dans une irrésistible étreinte, parce que cela est juste, parce que cela est nécessaire, parce que si vos magistrats et vos législateurs peuvent séparer deux époux rassemblés seulement par les lois et les serments, leur pouvoir s'arrête lorsqu'un enfant est né. Dans ce cas-là, le divorce est nul : l'enfant, c'est le lien qu'on ne brise pas. Voulez-vous la preuve de ce que je vous dis ? voulez-vous que je vous montre le livre où notre indissoluble union est inscrite ? Regardez l'enfant... mon enfant ! Regardez sa bouche, c'est la sienne ; regardez ses yeux, ce sont les miens. C'est lui qu'il faut tuer si vous voulez que nous ne soyons plus des époux, car c'est lui notre acte de mariage vivant et bien-aimé ! Et qu'est-ce que je dis ! même si vous le supprimiez, vous n'auriez rien fait encore, parce qu'il nous resterait, à elle et à moi, la communion des larmes et les chaînes bénies du souvenir !...

LAURENCE

Il y a de l'irréparable entre chacun de vous et moi. Séparons donc nos existences. En vous montrant l'état de mon cœur, M. de Girieu, j'ai rendu toute réconciliation impossible entre nous deux. Pendant que vous parliez, monsieur Chantrel, j'ai profondément réfléchi. Ce que vous disiez était vrai, et cependant il se dresse entre vous et moi un obstacle insurmontable. Notre réunion ne nous donnerait pas le bonheur. Et si elle devait nous le donner, nous n'aurions pas le droit de le prendre, parce qu'on n'a pas le droit d'édifier son bonheur sur les souffrances imméritées d'un autre. Je vous demande pardon, M. de Girieu. Partez, monsieur Chantrel. Adieu. Laissez-moi seule ici avec mon père et ma mère, et toute à mon enfant.

FIN

LÉON ATTENELLE
WASMES

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, Succr.

PQ 2201 B5B4 1908

Brieux, Eugene
Le berceau

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

